

**LANGAGE ET TRAVAIL
LINGUAGGIO E LAVORO**

**DEBAT SUR LA THEORIE DE L'ACTIVITE LANGAGIERE
DIBATTITO SULLA TEORIA DELL'ATTIVITÀ LINGUISTICA**

**DANIEL FAÏTA
AIX-MARSEILLE UNIVERSITE**

**AVEC/CON
GIOVANNI MASINO, ANGELO SALENTO, MATTEO RINALDINI, LUCA PARESCHI,
PAOLA MARIA TORRIONI, ENRICO CORI, MASSIMO BELLOTTO, MARIA LUSIANI,
FRANCESCA MATTIOLI, DOMENICO BERDICCHIA, SANZIO CORRADINI, BRUNO MAGGI**

Abstract

Following a seminar concerning Daniel Faïta's Theory of linguistic activity, held at the University of Milano in February 2013, several researchers transposed in written form their comments, and the author did the same with his responses. This publication includes a summary of the invited author's introductory conference, the comments to his theory, and his replies.

Keywords

Language, Work, Social action, Activity, Education and training.

Langage et travail / Linguaggio e lavoro, Faïta Daniel. Bologna: TAO Digital Library, 2013.

Proprietà letteraria riservata
© Copyright 2013 degli autori
Tutti i diritti riservati

ISBN: 978-88-98626-00-7



The TAO Digital Library is part of the activities of the Research Programs based on the Theory of Organizational Action proposed by Bruno Maggi, a theory of the regulation of social action that conceives organization as a process of actions and decisions. Its research approach proposes: a view on organizational change in enterprises and in work processes; an action on relationships between work and well-being; the analysis and the transformation of the social-action processes, centered on the subject; a focus on learning processes.

The contributions published by the TAO Digital Library are legally deposited and receive an ISBN code. Therefore, they are to be considered in all respects as monographs. The monographs are available online through AMS Acta, which is the institutional open archive of the University of Bologna. Their stable web addresses are indexed by the major online search engines.

TAO Digital Library welcomes disciplinary and multi- or inter-disciplinary contributions related to the theoretical framework and the activities of the TAO Research Programs:

- Innovative papers presenting theoretical or empirical analysis, selected after a double peer review process;
- Contributions of particular relevance in the field which are already published but not easily available to the scientific community.

The submitted contributions may share or not the theoretical perspective proposed by the Theory of Organizational Action, however they should refer to this theory in the discussion.

EDITORIAL STAFF

Editor: Bruno Maggi

Co-editors: Francesco M. Barbini, Giovanni Masino, Giovanni Rulli

International Scientific Committee:

Jean-Marie Barbier	CNAM, Paris	Science of the Education
Vittorio Capecchi	Università di Bologna	Methodology of the Social Sciences
Yves Clot	CNAM Paris	Psychology of Work
Renato Di Ruzza	Université de Provence	Economics
Daniel Faïta	Université de Provence	Language Science
Vincenzo Ferrari	Università degli Studi di Milano	Sociology of Law
Armand Hatchuel	Ecole des Mines Paris	Management
Luigi Montuschi	Università di Bologna	Labour Law
Roberto Scazzieri	Università di Bologna	Economics
Laerte Sznclwar	Universidade de São Paulo	Ergonomics, Occupational Medicine
Gilbert de Terssac	CNRS Toulouse	Sociology of Work

ISSN: 2282-1023

www.taoprograms.org – dl@taoprograms.org

<http://amsacta.cib.unibo.it/>

Pubblicato nel mese di Luglio 2013
da TAO Digital Library – Bologna

LANGAGE ET TRAVAIL

DEBAT SUR LA THEORIE DE L'ACTIVITE LANGAGIERE

Sommaire

Présentation

DANIEL FAÏTA, Retour sur le thème d'une « théorie de l'activité langagière »

**GIOVANNI MASINO, ANGELO SALENTO, MATTEO RINALDINI, LUCA PARESCHI,
PAOLA MARIA TORRIONI, ENRICO CORI, MASSIMO BELLOTTO, MARIA LUSIANI,
FRANCESCA MATTIOLI, DOMENICO BERDICCHIA, SANZIO CORRADINI, BRUNO MAGGI,
Commentaires sur la théorie de Daniel Faïta**

DANIEL FAÏTA, Réflexions et début de réponse aux participants après le séminaire

Références bibliographiques

Présentation

Daniel Faïta (Marseille, 1946) a fait des études de linguistique générale à Aix-en-Provence, avant de se consacrer à l'étude de la syntaxe du langage enfantin, objet d'une thèse soutenue en 1974. Depuis 1985, associé au philosophe Yves Schwartz et au sociologue Bernard Vuillon, il s'intéresse plus particulièrement aux questions du travail, créant à l'Université de Provence la filière de formation et de recherche « Analyse Pluridisciplinaire des Situations de Travail ». Après plusieurs années d'expériences et d'interventions en milieu de travail, ses travaux aboutissent à la proposition en 1989 d'une méthodologie originale servant de cadre à l'analyse des situations de travail : l'« auto-confrontation ». Celle-ci consiste en la création de situations dans lesquelles des professionnels se trouvent d'abord confrontés au film (vidéo) d'une séquence de leur activité, en présence du chercheur. Dans un deuxième temps, la confrontation s'élargit, un deuxième professionnel de statut et d'expérience professionnelle identique intervenant dans la situation, toujours en réaction aux documents filmiques, à propos desquels les participants engagent le dialogue. La situation créée au départ constitue un véritable processus, visant à fournir aux intéressés l'occasion d'engager une réflexion contradictoire sur leur activité de travail.

Professeur de Linguistique Générale (Aix-Marseille Université), Daniel Faïta a participé à l'IUFM d'Aix-en-Provence à la constitution de l'équipe ERGAPE (Ergonomie de l'activité des professionnels de l'éducation), qui conduit des recherches sur la formation et l'enseignement considérées comme un travail. Le rayonnement de sa pensée à l'étranger s'est exercé dans la dernière période en Amérique du Sud, notamment au Brésil, à travers de nombreuses publications, directions de thèses, organisations de colloques et séminaires. Actuellement, il est professeur émérite à Aix-Marseille Université.

Sa rencontre avec Bruno Maggi et sa démarche date de 1990, période au cours de laquelle les questions relatives au travail et à son organisation comme lieu privilégié pour la connaissance des activités humaines se sont élargies et structurées. A l'heure actuelle, des préoccupations communes les associent, concernant notamment les enjeux méthodologiques, et se traduisent par la confrontation positive de leurs choix respectifs.

Cette publication a comme origine un séminaire sur la théorie de l'activité langagière de l'auteur, qui a eu lieu à l'Université des Etudes de Milan le 25 février 2013, dans le cadre des TAO RESEARCH PROGRAMS, et notamment du X Cycle de séminaires sur l'agir organisationnel, 2012-2013. Cette occasion de débat a porté, en particulier, sur le chapitre « Théorie de l'activité langagière », constituant une présentation synthétique de la construction conceptuelle de Daniel Faïta, faisant partie de l'ouvrage *Interpréter l'agir : un défi théorique*, dirigé par Bruno Maggi (Paris, 2011 ; Rome, 2011), et s'est élargi à d'autres ouvrages de Faïta. Plusieurs chercheurs de différentes universités, et représentant plusieurs disciplines, ont participé au débat, et se sont ensuite engagés à écrire leurs commentaires. La publication rassemble la synthèse de la conférence introductive de l'auteur invité, les commentaires sur sa théorie, ainsi que ses réponses.

Parmi les publications majeures de Daniel Faïta, on rappelle : avec Y. Schwartz, *L'homme producteur. Autour des mutations, du travail et des savoirs* (Paris, 1985) ; *Modes du travail et pratiques langagières (Langages, 1989)* ; avec J. Donato, *Langage, travail : entre compréhension et connaissance*, in Y. Schwartz, (dir.), *Reconnaissances du travail. Pour une approche ergologique* (Paris, 1997) ; avec Y. Clot, *Genre et style en analyse du travail (Travailler, 2000)* ; *Análise dialógica da atividade profissional* (Rio de Janeiro, 2005); avec B. Maggi, *Un débat en analyse du travail* (Toulouse, 2007); avec F. Saujat, *Développer l'activité des enseignants pour comprendre et transformer leur travail : un cadre théorique et méthodologique*, in F. Saussez, F. Yvon (dir.), *Des outils méthodologiques et théoriques pour l'intervention et la formation* (Québec, 2010); *Théorie de l'activité langagière*, in B. Maggi, (dir.), *Interpréter l'agir : un défi théorique* (Paris, 2011).

Retour sur le thème d'une « théorie de l'activité langagière »

Daniel Faïta, Aix-Marseille Université

Introduction

Ce débat, consécutif à la parution de l'ouvrage dirigé par Bruno Maggi, *Interpréter l'agir : un défi théorique*, et pour ce qui concerne la présente contribution la partie « Théorie de l'activité langagière » (Faïta, 2011), nous permettra de préciser l'orientation de la réflexion proposée, ainsi que la position de son auteur, sans épouser de manière trop servile le texte de référence. Il est en effet conforme à l'esprit de ces propositions théoriques de saisir l'occasion d'une telle présentation pour engager, en mettant à profit le débat contradictoire, une nouvelle phase de développement des hypothèses présentées, plutôt que la seule illustration de ce qui n'est qu'une étape.

Rappelons le point de départ des hypothèses et réflexions présentées dans ce texte : les orientations innovantes de la recherche en sciences humaines, fondées sur des conceptions épistémologiques et sur un étayage conceptuel renouvelés, se sont orientées vers le développement de cadres méthodologiques faisant une large place à la pluridisciplinarité. Des parti-pris de type nouveau se sont également affirmés, telle la volonté de ne plus faire abstraction du rôle incontournable des sujets agissants et communicants dans l'analyse de leurs propres façons et raisons d'agir.

Le corollaire de ces choix est l'omniprésence de la communication, des échanges, donc du langage, à l'arrière plan de ces nouveaux rapports, à la fois comme matériau des analyses, comme outils et supports de celles-ci, par l'entremise de l'ensemble de ses dimensions, linguistique, sémiotique et symbolique, avec toutes la variété de configurations que cela suppose.

En résumé, projeter une « théorie de l'activité linguistique » constitue une exigence, tout en nécessitant un travail critique sur la discipline concernée, ses fondements historiques et épistémologiques, ses évolutions successives. Mais

cela suppose aussi et surtout de s'engager dans une étape supplémentaire d'un processus d'échange scientifique actif.

On laissera donc de côté les considérations relatives à l'état des sciences du langage, pour développer quelques points problématiques soulevés, parmi d'autres, par cette entreprise de poursuivre une « troisième voie » sur le versant langagier des activités humaines, ainsi que plusieurs mises au point d'ordre théorique et – surtout – conceptuel.

Un découpage injustifié

Vygotski, dans plusieurs de ses textes, condamne la séparation et le cloisonnement en disciplines distinctes des sciences humaines. C'est dans cette perspective que nous nous situons en postulant que le langage en tant que dimension intrinsèque des activités humaines mais surtout en tant qu'activité au sens plein du terme, ne saurait supporter des traitements faisant de lui l'objet inerte d'analyses nourries d'abstractions et tendues vers la recherche de généralités. Celles-ci - nous faisons référence aux diverses tendances de la linguistique à travers l'histoire - ont constitué leur objet de manière à abolir les liens multiples le rattachant au complexe des dimensions sociales, subjectives, affectives..., hormis la référence aux situations de productions, souvent considérées sous l'angle de déterminations univoques et rigides.

On maintiendra au contraire que les activités humaines, éventuellement saisies en fonction de « domaines » caractérisés par leur orientation, leurs destinataires, leurs modes de réalisation, associent intimement sujets agissants, objets des actions, environnement matériel et surtout humain : l'autre que soi, toujours présent à l'arrière plan, *a fortiori* représenté dans la façon dont on agit. « On peut penser qu'entre le sujet et les objets de son action se tapit le milieu mouvant, difficile à pénétrer des activités étrangères sur le même objet » (Clot, 1999 : 115). Englobant la plus grande part des instruments de médiation, le langage constitue donc un lieu privilégié pour ces rencontres ou échanges d'activités.

On empruntera à l'appui de cette conception la formulation par Bruno Maggi de la « troisième voie épistémologique », précisant par là ce qu'il nomme les « manières de voir les rapports entre sujet et système social » (Maggi, 2003) : « une conception de l'agir social comme *processus d'actions et de décisions*. Cette conception ne sépare pas les sujets agissants du processus qu'ils mettent en œuvre et développent. La rationalité du processus est intentionnelle et limitée. L'interprétation implique la compréhension du sens de l'agir et son explication en termes de jugement de possibilité dans le déroulement du processus au cours du temps » (Faïta, Maggi, 2007 : 41).

Rapports indiscernables des « sujets agissants » et du « processus » mis en œuvre, développement dans l'histoire : tels sont les points sur lesquels nos approches se rencontrent, et autorisent des perspectives innovantes.

Le travail : un lieu d'observation privilégié

On comprendra que la complexité des rapports présumés par cette « troisième voie » puisse exclure les traitements habituels, majoritaires en sciences humaines, consistant à isoler pour les besoins de la cause un objet artificiellement prélevé parmi une continuité, et à le soumettre à la vérification d'hypothèses *a priori*. Or, les relations entretenues par les protagonistes des actions avec autrui ainsi qu'avec les objets de leur activité se présentent toujours sous un double aspect : elles demeurent dépendantes des contraintes sociales contribuant à les déterminer, de la transformation permanente des conditions dans lesquelles évoluent les processus actifs, des formes d'appropriation des moyens d'action, mais elles évoluent également en fonction de la diversité des modes d'action et d'intervention des sujets concernés. Cela constitue autant d'éléments irréductibles à ce qu'en isolent les points de vues tant objectivistes que subjectivistes. La démarche de connaissance que l'on s'efforce d'initier du point de vue proposé ici doit donc s'appliquer à ces processus évoqués plus haut, saisis dans toute la complexité de leur mouvement.

Sans mésestimer aussi peu que ce soit la nature et la qualité des activités humaines à caractère informel, c'est dans le cadre du travail organisé que l'on choisit de rechercher les situations et les moments de l'action dans lesquels se matérialisent les facettes de l'activité, dans ses composantes individuelles et collectives, où le rôle du langage, instrument d'échange, de médiation et d'action se manifeste avec le plus de netteté. Face aux prescriptions, aux contraintes techniques et organisationnelles, dans les milieux constitués par les relations de dépendance mais aussi de coopération, dans le processus ininterrompu de maîtrise-réadaptation des techniques, outils et instruments, il offre les ressources sans lesquelles la genèse de savoirs en actes, l'élaboration de stratégies socioprofessionnelles, la mise en patrimoine des règles de métier, ne pourraient s'accomplir.

On affirme que c'est dans un tel cadre que se manifeste le plus clairement la relation entre le dire et le faire, et que, par conséquent, des enseignements majeurs sont à retirer en vue d'un progrès de la connaissance en matière de communication humaine.

Activité, outils, instruments symboliques, genres de discours et d'activité

En premier lieu, c'est à une nouvelle conception du rôle du langage dans l'activité et le développement humains que l'on s'intéressera. Cela nécessite bien sûr de préciser ce que l'on entend par *activité*, selon la formule empruntée à Clot, à savoir « l'organisation » dont se dotent les sujets agissants « comme moyen d'action » (Faïta, Maggi, 2007 : 42). L'activité de travail, par exemple, intrinsèquement sociale, est caractérisée par l'utilisation d'outils dont les sujets agissants partagent l'usage avec d'autres opérateurs. La médiation ainsi exercée par l'outil entre ceux qui l'utilisent et l'objet de l'action établit, *ipso facto*, un lien entre les différents opérateurs, et toute transformation, tout développement des composantes de cette activité. Elle s'inscrit par là même dans un ensemble de relations de coopérations entre les hommes. On retiendra de cela que l'activité, toujours suivant la conception avancée par Clot (ivi : 43), est à la fois dirigée, vers la réalisation d'objectifs, et triplement orientée vers l'objet, vers l'action

possible des autres sur ce même objet, et vers le sujet agissant lui-même, qui peut envisager d'autres façons de réaliser ses rapports à l'objet, d'autres façons de faire, par la médiation de l'outil, ce que l'on abordera ensuite sous l'angle du *développement*.

Ces présupposés sont importants, dans la mesure où ils aident à mieux concevoir le rôle du langage. En tant qu'activité, celui-ci met à la disposition des sujets, agissants ou communicants, une infinie variété d'outils et de façon d'agir à l'aide de ceux-ci. Le *mot*, notion imprécise et définie de manière empirique, mais utilisée de façon récurrente par la plupart des auteurs, s'apparente bien à une telle catégorie. Comme le notent aussi bien Bakhtine que Vygotski, il n'appartient en propre à aucun individu, mais se prête à l'usage personnalisé de tout un chacun. Il est approprié par l'enfant au moment de l'apprentissage de la langue, mais l'on sait depuis longtemps que le mot de cet enfant n'est pas celui de l'adulte, ce qui ne fait pas nécessairement obstacle à l'échange entre l'un et l'autre, puisque l'un et l'autre – l'enfant en premier lieu – recréent du sens au fil de leur activité, en lien avec leur propre développement. On citera à ce propos une définition proposée par Brossard, très cohérente avec notre propos : « Le *développement humain* [...] est conçu non pas comme la réalisation d'une essence préexistante, ni comme l'habillage d'une nature initiale, mais comme la transformation produite *dans* l'individu par la construction de nouvelles formes d'activités du fait de l'utilisation par ce même individu de productions culturelles mises à sa disposition ... » (Brossard, 2012 : 99). « Transformation » et « utilisation » sont les maîtres mots de cette conception indissociable des rapports humains d'échanges d'activité.

Ainsi, l'idée soulignée ci-dessus se trouverait étayée: sujets agissants et processus actifs sont inséparables, et les moyens d'action appropriés par ces sujets participent, dans ce processus, d'un mouvement inégal mais permanent de transformation réciproque, ou « développement », dans le cadre d'un rapport continu et toujours renouvelé, le rapport *dialogique*, central dans la théorie bakhtinienne.

C'est pourquoi on est également réceptif à la proposition de Rabardel de considérer cette appropriation des outils pour l'action sous l'angle de leur transformation : l'opérateur s'approprie, afin d'agir, des outils extérieurs, au départ, à son activité (*artefacts*), qu'il transforme dans et par l'usage qu'il en fait, les intégrant à un système de rapports adapté à ses objectifs (Rabardel, 1999). L'outil initial devient alors *instrument* de l'action. La proposition de considérer le langage comme pourvoyeur d'*instruments symboliques* rejoint les hypothèses que l'on soutient ici.

Parallèlement, l'apport des théories de Bakhtine peut être considéré comme essentiel dans un domaine où la notion de *genre* (Bakhtine, 1952/1984) avancée et illustrée par cet auteur permet de penser les façons d'agir, à la fois sous l'angle de l'action individuelle et de la mise en patrimoine des savoirs d'expérience, au bénéfice de la dimension collective des activités dans chaque domaine particulier. On reprendra – une fois de plus – cette formule d'un lecteur averti de Bakhtine, l'ethnologue J.P. Darré : le genre offre les moyens de se repérer dans le monde et parmi les moyens d'agir efficacement, car c'est un « recours pour éviter d'errer tout seul devant l'étendue des bêtises possibles » (Darré, 1994 : 22). « Genres de discours » ou de « langage » chez Bakhtine, « genres d'activité », « genres professionnels » dans les travaux des cliniciens de l'activité à la suite de Clot ou de l'équipe ERGAPE (cf. Faïta, Maggi, 2007), dans tous les cas la liberté d'agir et/ou de signifier est offerte en même temps qu'encadrée par ces « ressources » impersonnelles.

« Transmettre ou agir pour transformer ? »

On reprend ici le thème d'une contribution récente (Faïta, 2012) pour mieux souligner l'importance des questions débattues. La formation, quel qu'en soit le niveau et l'ancrage institutionnel, traverse une crise durable, probablement indissociable des bouleversements sociaux, des changements technologiques... La formation professionnelle, initialement conçue comme processus d'apprentissage susceptible de permettre l'acquisition de savoirs et de savoir faire nécessaires à l'exercice d'un métier ou d'une activité

professionnelle, souffre aujourd'hui d'une inadaptation manifeste aux besoins réels des professions, notamment dans le cadre du travail organisé en entreprises. Celles-ci postulant de leur côté au rang de lieux reconnus de formation, accréditent une conception selon laquelle l'acquisition des qualifications ne saurait procéder que d'une immersion dans les milieux de travail.

La réalité des problèmes soulevés, qu'il est par ailleurs hors de question de développer ici, ne saurait masquer le fait que le traitement d'une telle question ne peut se satisfaire d'un déplacement des apprenants d'un lieu à l'autre ni (surtout) d'une meilleure *adaptation* des pratiques à des objectifs limités de production, conception aussi objectiviste que dévastatrice.

On l'a écrit ci-dessus à propos de l'apprentissage : « le mot de l'enfant n'est pas celui de l'adulte ». De même, ne perdons pas de vue que l'objectif – conscient ou non – de l'apprenant n'est pas celui du formateur. L'un et l'autre sont engagés dans des activités qui, normalement vouées à se rencontrer, peuvent parfaitement s'ignorer, dans un malentendu perturbant gravement les efforts d'enseignement et d'acquisition. Le présupposé suivant lequel la base en serait la transmission de savoirs, par la médiation et la transposition opérée au moyen exclusif de ressources langagières et symboliques ne peut plus être sérieusement soutenu. L'activité du formateur, adressée au formé et orientée vers la mise à disposition de celui-ci des objets d'apprentissage, s'inscrit intégralement dans un *rapport dialogique* investi par les destinataires, qui doivent construire leur part du contexte dans lequel les savoirs en question peuvent trouver les conditions de leur pertinence. On retrouve donc l'hypothèse fondamentale d'un processus historique, car inscrit tout à la fois dans la sollicitation d'une expérience et dans la durée nécessaire à l'activité d'appropriation. Les exemples se multiplient aujourd'hui d'expériences de formation professionnelle, en l'occurrence en ergonomie, où sont sollicités des récits de professionnels, relatant leurs interventions. Les échanges sont orientés non pas vers la « compréhension » puis l'assimilation par les élèves du savoir démontré par les tuteurs, mais vers la sollicitation de réactions conduisant les

apprenants à s'interroger sur leur conduite éventuelle dans les situations concrètes soumises à leur réflexion, et sur les choix qu'ils seraient conduits à faire si la responsabilité leur en incombait.

Dans ce cas, c'est le postulat structuraliste d'une *langue*-système primordial, passage obligé de toute forme de « codage » de l'expérience, et même des autres systèmes de signes, qui est mis à mal. C'est au contraire le *dialogue* au sens large, c'est à dire dans toutes ses dimensions, affective incluse, qui offre la scène sur laquelle peut se dérouler le processus d'échange entre sujets, altérité, histoire, et où peut s'initier le développement.

C'est certainement dans la perspective dessinée par les différents points évoqués qu'une nouvelle théorisation de l'activité langagière devrait trouver à s'élaborer.

Commentaires sur la théorie de Daniel Faïta

Giovanni Masino, *Università di Ferrara*

Les commentaires suivants sont le fruit d'une réflexion qui n'est pas fondée sur des connaissances concernant spécifiquement le domaine de la linguistique. Ma spécialisation concerne la théorie de l'organisation : j'essaie donc de proposer quelques remarques sur les contributions de Daniel Faïta (2011; 2012) par rapport à des thèmes et des questions qui, pour des nuances ou même pour des aspects importants, apparaissent pertinents aux deux champs disciplinaires, et en particulier à mon parcours personnel d'étude et de recherche.

Un premier point sur lequel je voudrais diriger l'attention concerne la façon dont Faïta traite le thème des artefacts. L'auteur cite Pierre Rabardel (1999) pour souligner que, au travers de l'usage de l'artefact par un sujet humain, une « mixité » se réalise entre objet et sujet. On peut ainsi affirmer que s'engage un processus de transformation de l'« outil » en « instrument » (« genèse instrumentale »). Cela évoque l'idée que l'usage « active » l'aspect instrumental de l'artefact, évidemment connecté à l'action et à son rapport avec les intentions du sujet agissant. Cette idée est utilisée ensuite par l'auteur dans sa théorie linguistique, du fait que le langage représente, effectivement, un artefact transformé en instrument, variable en relation aux « mécanismes d'appropriation » individuels.

Je trouve cette approche très intéressante ; elle rappelle, par ailleurs, la littérature du domaine d'étude de l'organisation consacrée au rapport entre changement organisationnel et technologie, cette dernière étant entendue, parfois, comme ensemble d'artefacts techniques. Cela invite à élargir le regard, et à se poser la question suivante : cet « objet » de réflexion - le rapport entre instrument et action - n'est-il pas, en réalité, un thème transversal à toutes les

disciplines sociales, non seulement la linguistique ou la théorie de l'organisation, et ne s'agit-il pas, par conséquent, d'un problème « de fond » des sciences sociales ? Et revenant à la contribution de Faïta, on peut se demander si sa référence au thème des artefacts doit être entendue comme une simple métaphore, un expédient rhétorique pour mieux illustrer ses thèses sur le langage, ou si plutôt, sa théorie linguistique doit être entendue, en réalité, comme une théorie *générale* du rapport entre action et instrument, bien qu'appliquée principalement au langage, artefact parmi les plus importants. Cette question paraît de première importance, justement à la lumière du dialogue interdisciplinaire possible. En effet, si la théorie de Faïta peut être lue comme théorie générale du rapport entre action et instrument, alors l'exercice consistant à appliquer l'architecture conceptuelle de Faïta à d'autres domaines disciplinaires, où le thème de l'action en rapport avec des instruments s'impose avec évidence – dont le domaine de la théorie de l'organisation, mais pas seulement - serait très intéressant.

Un second aspect, connecté au premier, suscite une réflexion pouvant nourrir un volet critique. Si j'ai bien compris, la mixité évoquée par Faïta représente la qualité de l'artefact en tant qu'« instrument » (non plus « outil ») qui aurait donc en soi à la fois les propriétés relatives à son être « objet » (physique, ou symbolique) et l'aspect constitutif que lui donne l'usage du sujet agissant. Faïta affirme en effet que « les 'recréations' d'outils, de significations entrant dans une 'deuxième vie' leur confèrent une stabilité provisoire les transformant à leur tour en *artefacts* disponibles pour d'autres usages... » (Faïta, 2012 : 10). Il faut noter que Faïta parle spécifiquement dans ce cas des artefacts linguistiques et symboliques qui en fait assument, selon l'auteur, une « souplesse » particulière, une « flexibilité » supérieure par rapport aux objets physiques. Or, je voudrais considérer particulièrement l'idée de stabilité, bien qu'elle soit provisoire. A la fois cette dernière affirmation, et la référence à la mixité de Rabardel, paraissent soulever un doute sur une certaine forme de « réification » des artefacts, c'est-à-dire un statut d'« objet » qui persiste, bien que temporairement, nonobstant l'activité constitutive de la part du sujet

agissant, de telle sorte qu'ils deviennent relativement stables et disponibles pour les autres. Il est plus que probable que mon interprétation du discours de Faïta soit totalement erronée, et donc je ne la propose que comme une question et une stimulation pour la réflexion. Toutefois, il me semble utile de se poser cette question, justement pour l'importance que l'auteur donne au processus d'appropriation de l'artefact linguistique de la part des sujets, mais aussi du fait que cela renvoie directement à une question fondamentale d'épistémologie.

Ma modeste contribution (Masino, 2011) à l'ouvrage dirigé par Bruno Maggi, *Interpréter l'agir : un défi théorique*, visait proposer une manière de concevoir le « rôle » des artefacts techniques dans le cadre d'un processus de régulation, une manière essayant d'éviter toute réification. Loin de soutenir d'avoir réussi ce but, j'ai quand même proposé de penser aux aspects « physiques » des artefacts (leur matérialité) comme étant le fruit de choix que j'ai appelé « de conception », choix influant à leur tour sur les actions des sujets agissants en terme de règles pour l'action. Cela ne signifie pas, certes, que la matérialité de l'artefact doit être ignorée, ni ne veut nier qu'elle produise des « contraintes » pour l'action. Cela signifie, par contre, que ces contraintes sont à « traduire » analytiquement par l'interprétation en règles, auxquelles les sujets agissants doivent faire face au cours du processus d'action. Il s'agit donc de contraintes certainement hétéronomes, mais qui ne deviennent pas pour cela quelque chose de séparable de la régulation elle-même du processus. Au total, il s'agit de dire ce qui est aussi simple que, sans doute, contre-intuitif : c'est-à-dire que l'artefact (et notamment sa matérialité) n'est qu'un source de règles - parmi d'autres.

La matérialité, donc, va être vue comme un ensemble de règles pour l'action - règles qui, par ailleurs, sont parfois « prévues » par ceux qui les ont conçues, mais parfois échappent complètement à cette prévision. Sous cet éclairage, la « mixité » entre objet et sujet peut devenir une idée partiellement trompeuse : dans le rapport entre sujet et artefact il n'y a aucune composante « objective » ; il y a par contre un processus qui part du sujet, notamment de son intentionnalité, et qui l'amène à régler sa propre action en vertu de sa propre

interprétation (ou « appropriation », selon les termes de Faïta) du contexte dans lequel il opère, un contexte fait pour la plupart d'autres règles, provenant de différentes sources. Ce contexte, bien évidemment, impose des contraintes, qui toutefois ne sont jamais « objectives », mais dépendent totalement de l'interprétation que le sujet lui-même développe. Cela vaut également pour les aspects les plus élémentaires d'un artefact physique. Par exemple, la contrainte exercée par le poids d'un objet très lourd qui ne peut pas être déplacé par la seule force des bras humains, représente quelque chose qui doit être lu en relation aux intentions et aux choix irréductiblement liés au sujet et à son interprétation du rapport entre lui-même et la réalité à laquelle il fait face. Si son intention change, la contrainte peut cesser d'exister. Le poids « physique » de l'objet ne change pas, bien évidemment, mais il peut devenir insignifiant par rapport à d'autres finalités, à d'autres choix : il peut totalement « s'effacer » par rapport à un processus différent de régulation de l'action. Il aura sans doute contribué à générer un changement dans l'évaluation de « ce qu'il faut faire » de la part du sujet agissant, mais dans la nouvelle régulation du processus d'action il peut devenir absolument non « contraignant ». Il n'y a pas de limites à l'interprétation. C'est pourquoi je crois que postuler l'existence d'une nature « mixte » des artefacts, objective et subjective à la fois, peut engendrer des doutes.

Même l'idée de « stabilité » relative et temporaire, proposée par Faïta, peut produire quelques malentendus. L'idée de stabilité demande un système de référence. Par rapport à quoi, peut-on dire que les « instruments » acquièrent une stabilité qui ensuite « les transforme à leur tour en artefacts disponibles pour l'usage des autres » ? Si l'on admet que tout processus d'appropriation est inéluctablement lié au sens que le sujet attribue à ses propres actions, alors il faut expliquer quelle est la référence, c'est-à-dire le « système cartésien » par rapport auquel on peut identifier l'existence d'une forme quelconque de stabilité. Je ne suis pas en train d'affirmer, bien évidemment, qu'il n'y a pas une certaine stabilité interprétative de la part des sujets, une certaine tendance à régler ses propres actions de façon relativement répétitive et similaire. Et je suis

encore moins en train d'affirmer que cela n'est pas vrai en cas d'usage d'artefacts. Toutefois je me pose la question de savoir si une telle stabilité relative est à lire en rapport à l'artefact en soi, c'est-à-dire à la partie « objective » que selon la lecture de Rabardel chaque artefact devenu « instrument » enfermerait, ou bien en rapport à la stabilité relative des intentions, des interprétations, des décisions, des jugements et des évaluations des sujets. En d'autres mots, il me semble que, si l'on refuse l'idée d'un artefact qui se pose comme un « objet » dans un processus d'action, alors les propriétés éventuelles de la régulation du processus (y compris sa stabilité) doivent être analysées et comprises notamment en relation aux actions et aux décisions des sujets, et au sens qu'ils y attribuent, et non pas en relation à l'artefact en soi. Autrement, on peut facilement tomber dans la tentation d'entrevoir une relation causale épistémologiquement « glissante », en faisant par exemple l'hypothèse que les choix de régulation sont d'autant plus stables que les artefacts le sont. Il s'agirait d'une argumentation qui exclut la valeur de la production du sens, l'intention des sujets, et qui peut donc aboutir à une lecture fonctionnaliste.

Angelo Salento, *Università del Salento*

La proposition théorique de Daniel Faïta (2011) ouvre un champ très grand de réflexions. Bien évidemment, je ne proposerai que quelques remarques, circonscrites et tout à fait partielles.

En particulier, je voudrais illustrer brièvement comment la théorie de Daniel Faïta - conjointement à l'héritage théorique qu'elle illustre - permet d'assumer clairement une posture critique par rapport à des opinions exprimées dans le cadre d'un mouvement politico-intellectuel essentiellement italien (mais largement suivi aux Etats Unis), le soi disant *post-ouvriérisme*, qui a produit au cours des dernières vingt années une théorie du travail dite « postfordiste », à mon avis très téléologique.

La conviction exprimée par cette théorie - par ailleurs soutenue par aucune validation empirique - est que le soi disant post-fordisme définit une

manière de production radicalement neuve. Un des noyaux des argumentations de l'approche post-ouvriériste est ce que un représentant renommé de ce mouvement, l'économiste tessinois Christian Marazzi, définit comme le « tournant linguistique de l'économie ». Marazzi, comme tous les post-ouvriéristes, voit dans l'avènement du soi disant post-fordisme un « tournant qui fait époque », un « nouveau paradigme ».

Le tournant consisterait en cela :

« Communication et production s'intègrent, se superposent dans le nouveau mode de production. Tandis que dans le système fordiste la production excluait la communication, au sens où la chaîne d'assemblage était muette parce qu'elle exécutait *mécaniquement* les instructions confectionnées dans les bureaux des cols blancs, dans le système de production postfordiste on est en présence d'une chaîne de production « qui parle », *communicant*, les technologies utilisées dans ce système pouvant être considérées comme de véritables *machines linguistiques* ayant pour but primordial de fluidifier et de rendre rapide la circulation des informations. Dans le système fordiste la communication, lorsqu'elle entrait directement dans la production, avait un rôle dérangeant, déstabilisant, de blocage de la production. Ou l'on travaillait silencieusement ou bien, si l'on communiquait, on arrêtait l'activité productive. Dans le système postfordiste, au contraire, l'inclusion de la communication a une valeur directement productive. » (Marazzi, 1994/1999 : 16 ; notre traduction).

Il est fondamental de se poser la question : en vertu de quelles conditions les post-ouvriéristes croient-ils que le post-fordisme est le mode de production qui met la communication au centre du processus de production ? La réponse est donnée par Marazzi lui-même, lorsqu'il ajoute que « l'expression quasi emblématique de ce changement est le *kan-ban* » (*ibid.*), c'est-à-dire le système des « fiches » qui, dans les usines Toyota, véhiculaient une série d'informations très codifiées (voir Ohno, 1988). Donc, ce que les post-ouvriéristes considèrent comme *communication* n'est que cette petite parcelle de la communication possible : un système de signes fortement codifié et radicalement hétéronome. Marazzi le dit clairement : « Ce type de langage doit être le plus possible

formel, il doit être un langage fait de symboles, signes, codes *abstrait*s, condition indispensable pour permettre à tous ceux qui collaborent à l'intérieur de l'entreprise de les interpréter à l'instant même, sans aucune hésitation (Marazzi, 1994/1999: 26). Si l'on adopte l'approche théorique de Daniel Faïta on voit très clairement comment la conviction que le « tournant postfordiste » est un « tournant linguistique » découle d'une vision restreinte de la place de l'activité langagière dans le travail (et du travail dans l'activité langagière). Faïta écrit (2011 : 46) : « On affirme que le travail parle par la bouche de ceux qui agissent. Il s'exprime aussi par les gestes, postures, conduites, etc. des opérateurs. L'ouvrier de chantier expérimenté peut se dispenser d'adresser des messages à ses collègues, car la densité de leurs relations a tissé des sémiotiques propres, de situation en situation. Un déplacement, l'orientation du corps, tout signal perceptible économise la parole adressée, qui trouvera ses droits en cas d'intervention d'un débutant ou d'un intérimaire ».

Agir au moyen du langage, donc, ne signifie pas seulement agir au moyen des ressources de la langue, et il signifie encore moins agir au moyen d'un système de signes fermé et hétéronome. C'est par contre justement le signe fortement codifié, l'élément tout à fait partiel que les post-ouvriéristes prennent pour le tout, en assonance surprenante avec la littérature de gestion. L'accroissement de l'importance relative du codifié est donc confondu, de manière équivoque, avec une « nouvelle centralité » de la communication.

Cette équivoque est cohérente avec l'affirmation d'une équivoque ultérieure, dans l'argumentation des post-ouvriéristes. En interprétant l'accroissement du volume du codifié comme accroissement de la communication tout court, les post-ouvriéristes, en effet, voient un accroissement de l'*autonomie* des exécutants dans les processus de travail postfordistes, et ils peuvent par conséquent affirmer que par cela la « réappropriation de la fonction de commandement sur la coopération de la part des prolétaires » prêchée par Antonio Negri (1989/2005) est ainsi *achevée* ou qu'elle est sur le point de s'achever. Ce qui intéresse aux post-ouvriéristes, plus que la lucidité analytique, semble être la force persuasive du programme

politique dont ils s'érigent promoteurs. Il s'agit donc d'une prophétie politique exprimée en forme de théorie sociale. Il s'agit d'une orientation non moins normative que celle exprimée par la littérature de gestion, qui à son tour a développé une apologie d'un *post-fordisme* entendu, de manière équivoque, comme un ordre organisationnel promouvant l'« autonomie » des exécutants.

La théorie de Faïta permet, par contre, de comprendre qu'à la rigueur, le contraire serait vrai : l'accroissement du codifié naît de l'exigence de concevoir le processus productif comme un pur flux de caisse, de le soumettre à une calculabilité continue. Il s'agit d'une communication décimée et rétrécie, entendant générer des instructions adressées uniquement à une main d'œuvre, à des *bras*, et non pas à des personnes qui travaillent ; il s'agit d'une communication qui prétend se passer de l'expérience, de l'histoire et de l'appartenance des sujets, de la réitération de leurs actions ; qui prétend se passer de tout ce qui conditionne les façons d'utiliser des moyens langagiers dans les espaces sociaux. Celle-ci donc apparaît comme la communication d'une entreprise ayant rendu les travailleurs totalement interchangeables, les considérant *dans tous les cas* intérimaires, même lorsqu'ils ont un rapport salarial à temps indéterminé : une entreprise qui traite le travail comme marchandise et qui s'efforce de rendre hétéronome la médiatisation des processus mentaux.

Si l'on dépasse une prénotion idéalisée du post-fordisme, ce qui apparaît à une analyse démystifiée c'est ce que présument - voire *prétendent* - les directions d'entreprises, à savoir que la connaissance a déjà été *codifiée* dans des schémas ou modèles *optimum*. Il ne reste à l'organisation du travail que la tâche d'assurer le respect de ces modèles, sans écarts. Comme l'a raconté un ancien consultant d'organisation dans un entretien conduit par Giovanni Masino et moi-même en 2012 (voir Salento, Masino, 2013), les directions d'entreprise font toujours moins attention à la compréhension de ce qui se passe dans le travail :

« ... ce que [les directions] demandent n'est pas de l'analyse ou du diagnostic, mais des activités de réalisation. Elles demandent de faire la formation, demandent d'organiser

un bureau de sélection, mais ne posent que rarement ou jamais la question de savoir comment ça fonctionne, ce qui se passe, quels *qui pro quo*, quelles solutions il y a dans la production [...] En bref, il n'y a aucune demande de compréhension, il est donné que tout est déjà connu. Elles demandent des résultats, non pas la compréhension, dans l'hypothèse que la compréhension est déjà là. Ce qui n'est pas le cas. »

Il était clair dès les années 1990, pour qui voulait le voir, que l'introduction des dispositifs électroniques et l'interaction plus ou moins directe des opérateurs avec les nouvelles machines « intelligentes », en tant qu'elles demandaient impérativement aux travailleurs de se plier à une rationalité étrangère, de s'y adapter, produisaient un « entraînement à être moins compétent » (Maggi, 1991 : 207). Quelques années plus tard, cette conscience de l'appauvrissement postfordiste du travail serait murie même dans la sociologie anglo-saxonne (Sennet, 1998). Il reste à comprendre – au moins pour les sociologues – si le temps présent peut offrir les conditions historiques pour que cette critique, à laquelle la proposition théorique de Daniel Faïta contribue, puisse devenir sens commun et le principe d'une action organisationnelle renouvelée.

Matteo Rinaldini, *Università di Modena e Reggio Emilia*

Réfléchir sur la théorie de l'activité langagière (désormais TAL) de Daniel Faïta (2011) est l'occasion pour réfléchir de manière critique sur la place que le travail organisé occupe aujourd'hui dans le monde de la recherche académique, et non seulement académique. On peut soutenir que l'œuvre analytique de Daniel Faïta – et en général de tous ceux qui s'occupent du travail organisé dans une posture épistémologique alternative à l'objectivisme et au subjectivisme – a comme point de départ l'insatisfaction envers la façon avec laquelle le travail organisé a été étudié, et l'est encore aujourd'hui (Maggi : 1984/1990 ; 2011b). On doit partir de cette insatisfaction envers les présupposés épistémologiques plus familiers à l'intérieur des sciences sociales pour comprendre la proposition théorique et méthodologique de Faïta. Les

présupposés épistémologiques, pourtant, ne concernent pas seulement l'activité de recherche mais toutes les activités humaines ; et ce n'est donc pas par hasard que Faïta manifeste son insatisfaction personnelle envers la façon actuelle de voir le travail, non seulement dans le monde de la recherche mais aussi dans la société en général.

Le texte de Faïta est adressé aux chercheurs du domaine du travail organisé, mais il n'apparaît pas adressé seulement à ceux-ci. Faïta ne se limite pas à fournir au chercheur des nouveaux outils du métier, ni se limite à décrire une proposition théorique pour l'activité d'analyse et de recherche. Il conduit le lecteur à réfléchir sur la relation entre tous ceux qui, à différents titres, sont concernés par le travail organisé, et sur le travail organisé même. Il conduit donc à réfléchir sur plusieurs figures qui sont en relation avec le travail organisé et sur leurs propres activités, pas seulement sur la figure du chercheur et sur l'activité de recherche. En particulier, la TAL offre une référence robuste pour réfléchir sur l'activité de représentation du travail organisé et sur les figures qui développent cette activité : le syndicaliste, avant tout, mais aussi le politicien aspirant à représenter le travail. C'est sur cet aspect que je désire développer ma réflexion personnelle, à partir de la TAL.

Ce qu'il faut mettre en évidence pour comprendre le « noyau dur » de la TAL est l'ambiguïté constitutive et inextinguible de la langue dans son unité également constitutive et inextinguible. Le langage est une structure externe à l'utilisateur, base stable et fonctionnelle des processus de socialisation, et en même temps elle est activité créatrice et utilisatrice de la structure même. Le langage est structurant dans un processus infini de structuration. Il « offre à ceux qui agissent par son entremise des outils et techniques partiellement étrangers à l'utilisateur, partiellement récréés par lui dans l'usage qu'il en a. Le *mot* qu'il prononce lui vient forcément d'autrui, car c'est au gré des relations sociales qu'il s'en est saisi, mais il en fait, même de façon infinitésimale, ce que nul n'avait fait avant lui. » (Faïta, 2011 : 44). Règles et normes auxquelles le langage est soumis, donc, ont leur raison d'être dans la capacité qu'elles possèdent de garantir le support essentiel à toute activité humaine impliquant

un échange socialement régulé. En même temps, « Il n'est pas suffisant de considérer les diverses manières dont les sujets agissants s'accommodent des contraintes du système [...] Examiner comment le langage fournit à ses utilisateurs des moyens adaptés aux circonstances concrètes de la communication, ne l'est pas non plus. Il importe d'y ajouter la capacité des sujets de faire servir autrement les outils langagiers en fonction de leurs *dessseins*, comme de *contraindre* le règles et modes d'utilisation de ces mêmes outils suivant les modalités d'action *choisies* par eux ou imposées par les circonstances. » (Faïta, 2011: 42, notre italique). Ne pas percevoir l'ambiguïté du langage conduit inévitablement à rendre passifs les sujets (non plus agissants) et à ne pas expliquer la possibilité du changement. Ne pas percevoir l'ambiguïté du langage conduit à ne pas considérer les sujets et leur activité ou, alternativement, à assumer l'animalité chaotique de l'activité subjective et sa rationalisation *ex post factum*. Seule une autre posture épistémologique liant et incorporant structure et action dans le processus permet de concevoir que « Un sujet agissant n'a de chance de triompher des obstacles opposés à la réalisation des objectifs qu'en s'appropriant à la fois ce qui lui est prescrit de faire, ce qu'il sait [...] des moyens de le faire, et la connaissance de ce qu'on fait d'autres face à la même épreuve. C'est au prix de telles contradictions que les projets aboutissent, quel que soit le domaine d'activité. » (ivi: 43). Quel que soit le domaine d'activité, en fait, et il est presque spontané de référer tout ce qui est écrit au domaine de l'activité artistique. Pour le lecteur, le rappel est également fort à comment la figure de l'artiste (et de l'intellectuel) ou de l'œuvre d'art (et de l'œuvre culturelle) a été abordée par la sociologie dispositionnelle de Bourdieu (1911 ; 1979 ; 1994), ou à comment la génialité de W.A. Mozart a été lue pas la sociologie processuelle d'Elias (1991). Tout musicien de jazz est conscient du fait, et ne perd pas l'occasion de le souligner, que l'on n'improvise pas par hasard. Faïta toutefois invite à réfléchir sur un autre domaine d'activité : celui du travail organisé. C'est dans le travail organisé, en effet, que l'ambiguïté constitutive et inextinguible de la langue dans son unité également constitutive et inextinguible est particulièrement visible.

Le travail organisé, explique Faïta, est le lieu de la soumission des possibles aux contraintes formelles, y compris le système linguistique, mais il est aussi lieu de création au travers de l'appropriation de ces contraintes (même la transgression de la contrainte est une forme d'appropriation), de la génération de nouvelles contraintes et de la transformation des contraintes précédentes. Justement pour ces raisons mêmes la relation intime entre le dire et le faire, entre le langage et l'activité, et donc la relation impérative entre l'innovation, la créativité, la transformation de l'agir d'une part, et d'autre part les règles du langage, est particulièrement visible dans le travail organisé.

Le processus du travail se déploie au travers du langage, mais en même temps le langage est forgé par le processus de travail. Dans cette perspective, non seulement le langage, mais aussi le processus de travail est fusion du dire et du faire. Faïta s'interroge, à ce stade, sur comment le travail peut parler hors de soi. Autrement dit, comment le travail, fusion du dire et du faire, peut-il parler avec qui ne fait pas, avec qui doit encore apprendre à faire ou avec qui fait autre chose ? Et, en se posant cette question, Faïta refuse catégoriquement la possibilité que le travail puisse être muet. Pour répondre, Faïta fait explicitement référence à l'hypothèse de Bakhtine concernant la coexistence de deux genres de discours : le genre premier, situé *hic et nunc*, et le genre second, théorique, abstrait, distant de la situation concrète. Afin de rendre plus claire la distinction entre les deux genres de discours, Faïta évoque deux figures, l'ouvrier et l'ingénieur, qu'il serait réducteur de reléguer à la réalité phénoménologique et qui, par contre, doivent être assumées dans leur idéalité typique. Ces deux figures sont présentes à la fois, non seulement dans tout processus de travail, mais aussi dans chaque sujet qui alimente un processus quelconque de travail : l'ouvrier, dont le genre de discours, façonné par l'action concrète et située, ne produit du sens qu'à l'intérieur de la communauté de travail (en d'autres termes, pour qui fait avec lui) ; l'ingénieur, dont le discours est éloigné de la singularité de la situation concrète, de laquelle il n'a qu'une connaissance abstraite et théorique, lui permettant justement pour cette raison de partager les significations avec ceux qui n'appartiennent pas à la

communauté de travail (ceux qui ne font pas avec lui). Une sorte de condition tragique en découle, pour la possibilité du travail de s'exprimer hors de lui. Du fait que le langage de l'ingénieur seul, peut permettre l'échange hors de la communauté de travail, il dérive que le travail ne peut s'exprimer que partiellement. Cette expressivité partielle, pourtant, empêche de saisir la « médiatisation des aspects aléatoires, spécifiques, mais surtout des dimensions mouvantes, créatives et transformatrices de ces mêmes activités... » (Faïta, 2011 : 50). En d'autres termes, l'amputation représentée par l'absence du langage de l'ouvrier cache la dimension processuelle du travail et en même temps le réduit à un objet rigide et déshabité.

Faïta propose alors au chercheur une méthode, une technique dialogique d'auto-confrontation par laquelle les sujets agissants acceptent de s'engager dans la co-analyse de leur propre activité : une méthode n'ayant pas l'ambition de résoudre l'aporie du langage de travail, mais qui en assume la condition tragique. Toutefois, l'utilisation d'une méthode ayant l'ambition d'accroître la connaissance du travail n'est possible qu'à partir de la conscience de la condition tragique du langage du travail. En même temps, c'est seulement à partir de cette conscience que la condition de l'« augmentation du pouvoir d'agir » des sujets agissants (Faïta, 2011 : 61) n'est pas assumée comme objectif mais plutôt comme présupposé pour la connaissance du travail organisé dans son ambiguïté constitutive et inextinguible ainsi que son unité.

Revenant au point de départ de la réflexion, qu'est-ce que la TAL peut dire à ceux qui ne sont pas chercheurs ? En particulier, qu'est-ce qu'elle peut dire à ceux qui, à différents titres, ambitionnent de représenter le travail organisé ? Tout d'abord, la TAL conduit à s'interroger sur le fait que le travail ne se soit jamais effectivement exprimé. En cohérence avec ce qu'on vient de dire, la possibilité de dialoguer avec le travail (même afin de le représenter) a comme présupposé d'assumer la condition tragique de son expression et la mise en œuvre d'une méthode permettant, non pas de dépasser la tragédie mais d'en capter la « vitalité créatrice ». Or, le représentant syndical ou le politicien désirant représenter le travail a-t-il parlé avec le travail organisé

ou bien a-t-il toujours parlé avec les ingénieurs ? Des situations et des phases historiques dans lesquelles le travail s'est exprimé ont-elles existé ? Si oui, lesquelles et pourquoi ? Aujourd'hui le travail parle-t-il ? On ne veut pas donner ici des réponses à ces questions, mais indiquer une problématique que la TAL met en évidence, pour relire l'histoire de la représentation du travail organisé à niveau social et politique, et surtout lire l'actualité (et combien une réflexion de ce type est actuelle, si l'on pense à la loi concernant la représentation syndicale actuellement en discussion !). En outre, la TAL pose une question incontournable : comment est-il possible de représenter le travail organisé sans prévoir une méthode dialogique permettant à celui-ci de s'exprimer dans son ambiguïté constitutive et inextinguible et son unité ? Et dans la pratique, comment cette méthode peut-elle se passer de pratiques démocratiques permettant l'augmentation du pouvoir d'agir des sujets agissants et les rendant responsables dans la participation à la représentation de leur propre activité ? Bien évidemment cette question ouvre des problèmes ultérieurs, y compris celui d'envisager des pratiques démocratiques permettant cela, mais il s'agit d'un point primordial auquel ne peut pas se soustraire qui désire représenter le travail et non pas simplement les ingénieurs du travail.

Luca Pareschi, *Università di Bologna*

J'ai beaucoup apprécié les textes de Daniel Faïta (2011 ; 2012), que j'ai trouvés très intéressants, clairement écrits jusqu'à permettre la compréhension de celui qui, comme moi, est complètement à jeun de la littérature citée. C'est justement pour cela que ma contribution court le risque d'apparaître naïve. Je m'en excuse d'ores et déjà, souhaitant que la tentative d'être utile justifie ce risque.

Je voudrais traiter deux thèmes principaux, plus un troisième, probablement accessoire. Le premier aspect que je désire souligner concerne le fait que, bien que le langage soit un terrain de rencontre, comme le montre Daniel Faïta, il peut être souvent aussi un moyen d'opposition, non nécessairement involontaire. Il me semble, au contraire, que le langage peut être

volontairement utilisé afin de poursuivre des objectifs stratégiques ou tactiques, pour atteindre lesquels il est en fait nécessaire que le langage *empêche* la compréhension. J'essaie de m'expliquer avec deux exemples. Le premier concerne les consultants d'entreprise qui, au moins en Italie, ont comme coutume de saturer leurs discours par un usage démesuré de termes anglophones, visant montrer à ceux qui n'utilisent pas le même jargon, leur appartenance à une classe supérieure, moins provinciale, certainement plus équipée pour discuter les thèmes de l'entreprise. L'objectif ici est stratégique : faire découler la reconnaissance de sa supériorité technique de l'usage de termes anglais et d'acronymes, même superflus, ayant le but de dresser une barrière entre soi-même et l'interlocuteur. Un second exemple concerne mon grand-père qui a été d'abord paysan et puis ouvrier métallurgiste. Comme ouvrier d'atelier il a vécu l'opposition entre ouvriers et contremaîtres, où ces derniers prenaient l'attitude de gardiens et les premiers cherchaient à coopérer pour rendre plus vivable le lieu de travail. Un des stratagèmes tactiques mis en œuvre était le suivant. Apercevant l'arrivée du contremaître, l'ouvrier commençait ou poursuivait un discours quelconque, en y intégrant le numéro 16 - *sêdg* en dialecte bolognais - : il s'agissait du signal conventionnel pour indiquer que le contremaître était en train d'arriver, et qu'il fallait donc apparaître particulièrement laborieux. Ici, pour le bon résultat de la communication, il était paradoxalement fondamental que celle-ci n'eut pas lieu, ou que sa portée fût très limitée.

Je passe au deuxième point afin d'exposer mon propos. Bien que l'exemple de Daniel Faïta, opposant le langage des ouvriers et celui des ingénieurs soit efficace, je ne suis pas certain qu'il soit le plus efficace. En effet, on pourrait objecter que les ouvriers ne sont pas en mesure d'utiliser un jargon spécifique et clair seulement parce que leur niveau culturel est bas, tandis que les ingénieurs utilisent un lexique adapté parce qu'ils ont fait des études. Au cours de ma recherche de doctorat j'ai étudié l'accès au champ littéraire par des auteurs inédits, qui n'avaient encore publié aucun roman. Pour cela j'ai interviewé des conseillers éditoriaux, des agents littéraires, des écrivains, des

critiques, et d'autres agents constituant le champ littéraire. Lorsqu'on questionne un conseiller éditorial – c'est-à-dire celui qui est chargé dans une maison d'édition, entre autres, de choisir les ouvrages à publier – sur ce qui rend beau un livre, on n'a souvent pas de réponse claire. Les conseillers éditoriaux ne savent pas expliquer ce qu'ils cherchent dans un livre, exactement comme les ouvriers ne savent pas expliquer de manière technique leur travail. Et ici il ne peut pas s'agir simplement d'un savoir que l'on ne sait pas codifier pour manque d'études appropriées, du fait que les niveaux d'éducation des conseillers éditoriaux sont parmi les plus hauts. Eux aussi pourtant ont recours à des métaphores, des tournures de phrases, des exemples pratiques, afin de répondre à la question. Ce qui arrive si l'on analyse les réponses des critiques littéraires est encore plus intéressant. Eux ne savent pas donner non plus des réponses sans utiliser des images pratiques, mais ont recours à un imaginaire différent de celui évoqué par les conseillers éditoriaux. Pourtant, l'imaginaire est comparable pour ceux qui appartiennent à la même catégorie : il y a une certaine répétition d'expressions dans les exposés des conseillers éditoriaux, même appartenant à des différentes maisons d'édition. Egalement les critiques, dont le parcours d'étude est tout à fait comparable à celui des conseillers éditoriaux, utilisent un langage spécifique, un ensemble de métaphores ou d'images communes, mais différentes de celles utilisées par ceux qui travaillent dans les maisons d'édition.

Sortons maintenant du champ littéraire : j'ai travaillé pendant une période comme scénariste dans une petite entreprise qui produit des vidéos en animation graphique. Il s'agit de films brefs, réalisés à l'ordinateur, ayant le but de faire de la publicité ou, le plus souvent, de raconter de façon simple des sujets complexes. Trois professions, au moins, concourent à la réalisation du vidéo : celle du scénariste, qui conçoit le sujet et le scénario du vidéo ; celle du dessinateur, qui réalise le dessein des personnages devant apparaître dans le vidéo ; celle de l'animateur, qui transforme les desseins en vidéo, les animant selon le scénario et dotant le vidéo d'effets graphiques pour le rendre intéressant. Voilà : il y avait plusieurs panneaux accrochés aux murs dans la

pièce où les animateurs travaillaient. Parmi d'autres, l'un a été pour moi longtemps incompréhensible. Il disait : « JE HAIS L'EFFET WOW ». Cela signifiait que tout vidéo, pour être et rester beau, ne doit avoir aucun effet violemment fascinant à la première vision, et déjà ennuyeux à la seconde. Mieux vaut un minimalisme efficace.

Il me semble que tous ces exemples sont caractérisés par un usage du langage et, parfois d'un jargon, constituant en même temps le seul moyen pour décrire un savoir technique tacite, et une lutte symbolique pour affirmer l'importance du groupe d'appartenance, qui utilise ce langage au détriment des autres. Tous ces éléments me conduisent à penser à l'œuvre de Bourdieu ; mais cela ne dépend peut-être que de moi, qui le voit partout. Je crois toutefois que la contribution de Daniel Faïta serait renforcée par une confrontation avec quelques thèmes bourdieusiens. Je vois dans le texte, en effet, plusieurs constructions bourdieusiennes qui semblent évoquées mais ne sont pas explicitement utilisées. *L'habitus*, avant tout, c'est-à-dire une reproduction culturelle et une naturalisation de certaines valeurs, qui s'exprime ici par le langage. Il permet d'expliquer dans quelle façon les êtres sociaux – qu'ils soient techniciens ou ingénieurs – intériorisent la *doxa*, la culture dominante, et la reproduisent dans la manière qui leur appartient, au travers du langage. Egalement le *sens pratique* de Bourdieu me semble correspondre au *savoir pratique* de Faïta. Il met en fait en œuvre un *habitus*, incorporant des pratiques qui se réalisent en actions pratiques parmi lesquelles, dans ce cas, le langage. Il me semble ici que le *sens pratique* est à la base de la construction d'un langage commun permettant la création de groupes ou communautés homogènes.

Ce que je ne trouve pas dans le texte de Faïta, et qui serait, je crois, très utile pour expliquer le langage comme opposition, et pas seulement comme rencontre, est une étude du pouvoir. Un pouvoir qui, entendu comme relationnel, est intégrable dans la construction de Daniel Faïta, en cela tout à fait cohérente avec la troisième voie épistémologique. Une vision du pouvoir qui, pour utiliser encore des catégories bourdieusiennes, permet d'expliquer quel est l'*enjeu* dans la rencontre-opposition obtenue au moyen du langage. Quelle est la relation

entre la recherche de pouvoir, l'usage instrumental du langage, et la violence symbolique perpétrée par l'imposition de catégories cognitives au moyen du langage ?

Il me semble au total, en résumé, que ces textes traitent très efficacement la rencontre rendue possible aux sujets sociaux par le langage, mais font défaut ne traitant pas l'opposition que l'on a lorsque, pour certains buts, on décide de ne vouloir pas communiquer, et d'obtenir un enjeu au travers de la recherche délibérée d'une opposition sur le plan du langage.

Un autre thème que je voudrais traiter, certainement mineur, concerne le choix du contexte du travail comme *locus* adapté à l'étude du langage. Je le trouve très convaincant, mais je me permets de suggérer de le motiver avec plus de force. Daniel Faïta dit, en effet, que le contexte de travail est choisi parce que « les contraintes de tous ordres exercées [sur les activités humaines] se dessinent le plus nettement », il y a « les collisions entre l'individuel et le collectif », et « une soumission des possibles à des contraintes formalisées » (Faïta, 2011 : 45). Tout cela est certainement vrai, mais cela est vrai de même dans d'autres contextes d'interaction sociale, comme par exemple une famille. Pourquoi donc ne mettre en évidence que le travail ?

J'espère que cela puisse être une stimulation utile pour le débat.

Paola Maria Torrioni, *Università di Torino*

Lev Vygotski écrivait dans *Pensée et langage* : « La première fonction du langage est la fonction de communication. Le langage est avant tout un *moyen de communication sociale*, un moyen d'expression et de compréhension » (Vygotski, 1934/1997 : 56). Le travail de Daniel Faïta (2011) se fonde sur ce présupposé en formulant une Théorie de l'activité langagière (désormais TAL).

La nécessité de cette opération est inhérente à l'incapacité des théories linguistiques classiques d'expliquer le développement des actes de langage, du fait qu'elles sont en permanence organisées autour de la dichotomie objectivisme/subjectivisme et de celle qui oppose « le code (ou *langue*) aux productions individuelles (*parole*) » (Faïta, 2011 : 58). La TAL s'appuie sur les

réflexions de Vygotski, qui a poursuivi une troisième voie dans l'analyse du développement des activités (Clot, 2011 : 19). D'une part il a critiqué les méthodes expérimentales parce qu'elles « s'en tiennent beaucoup trop aux données immédiates de l'expérience, en faisant l'impasse sur la conscience ou la pensée ». Pour Vygotski « l'investigation des mouvements internes non réalisés est une part nécessaire de l'investigation ». D'autre part, il a critiqué les théoriciens de la psychologie subjectiviste (ou compréhensive). La psychologie subjective « croit trop facilement au point de vue du sujet, à une perception immédiate du psychisme par lui-même, comme si la pensée réalisée était toute la pensée, comme si l'expérience vécue n'était pas une partie et seulement une partie de l'expérience vivante » (ivi : 19-21).

Faïta propose dans son essai « Théorie de l'activité langagière » une conceptualisation du langage comme activité et étend cette théorie de l'activité langagière à l'étude des relations de travail.

Un premier fondement sur lequel il me semble opportun de réfléchir est le concept d'*activité* que Faïta assume selon l'acceptation proposée par Yves Clot : « une activité est toujours 'adressée' simultanément à l'objet de cette activité, en même temps qu'à l'activité des autres sur ce même objet » (Clot, 1999 : 93 et suivantes).

Le langage est donc une activité humaine consistant principalement en interaction et échange.

Vygotski lui-même soutenait que « La communication, fondée sur la compréhension rationnelle et sur la transmission intentionnelle de la pensée et des expériences vécues, exige inmanquablement un certain *système de moyens*, dont le prototype était, est et restera toujours le *langage humain*, né du besoin de communiquer dans le processus de travail » (Vygotski, 1934/1997 : 57).

Agir au moyen du langage, soutient en outre Faïta, ne signifie pas seulement agir au moyen des ressources offerte par la langue. L'idée que le sujet se fait de la compréhension de son propos de la part d'autrui et surtout des réponses qu'il présuppose de la part des autres interfère dans la sélection des ressources utilisées. L'activité amorcée par le langage est très complexe : le

langage, ses unités et structures, en tant que moyens socioculturels, influencent, déforment ou transforment (*médiatisent*, dit l'auteur) les processus mentaux essentiels. Le langage, écrit Faïta, bien que confiné à l'intérieur de règles et normes, supporte les apprentissages socialisés, l'éducation, la formation et tout échange socialement normé. Il permet donc la communication, mais pas seulement. Il n'y a pas seulement le sujet agissant dans ce que Faïta appelle « actes du langage ». La part d'autrui (l'autre) intervient à chaque échange : parce que le sujet agissant en anticipe (ou cherche à anticiper) le comportement, ou bien parce qu'il est de connivence avec lui ou tout simplement en reprend partiellement les actes.

La référence au concept d'activité de Clot a d'autres implications qu'il est bon de mettre en évidence. Clot, évoquant Vygotski (2003), rappelle que : « 'le comportement est un système de réactions qui ont vaincu'. Tel qu'il s'est réalisé, 'il est une infime part de ce qui est possible' [...] son *activité réalisée*, autrement dit son *action*, contient [...] d'autres réalisations possibles du réel de l'activité ». La nécessité se pose alors de distinguer entre activité et action. « L'action, comme activité réalisée est une composante de l'activité. Elle est, plus précisément, une occupation dont le résultat escompté définit le but. Mais le but immédiat de cette action ne résume pas l'activité [...] Toute l'activité ne se réalise donc pas dans l'action et les deux entretiennent des discordances plus ou moins créatrices ou destructrices » (Clot, 2011 : 19 ; italique notre).

On peut se poser la question de savoir si ces concepts d'activité et d'action sont en accord avec ce que propose la Théorie de l'agir organisationnel (TAO) développée par Bruno Maggi (1984/1990 ; 2003 ; 2011b). Maggi parle, dans l'essai « Théorie de l'agir organisationnel », de « compatibilité de la TAO avec les théories proposant une conception processuelle et développementale de l'action' et de l'activité' » (Maggi, 2011b : 70).

Le point de départ de la TAO est l'« agir social ». Selon l'acception proposée par Maggi et empruntée à Weber, « L'agir – à la fois 'faire, délaisser ou subir' – est une attitude humaine *douée de sens*, et il est *social* du fait qu'il est *dirigé vers d'autres sujets* selon le *sens intentionné* du sujet agissant » (*ibid.*).

La théorie présuppose la *décision* comme composante, distinguable mais non séparable, de l'action.

Un aspect qui reste toutefois moins clair dans cette confrontation entre la TAO et la TAL concerne l'idée de *processus d'actions*. La TAO met l'accent sur une manière particulière d'entendre l'action dans son déroulement, dans son développement dans le temps. Maggi pourtant, précise que le concept de processus d'actions ne se réfère pas à un processus concret mais à son analyse qui essaie d'en saisir les composantes : « l'analyse remonte du concret à l'abstrait » (ivi : 73). « On peut parler de 'processus analytique', si cela peut aider la compréhension. Mais l'important est d'éviter de confondre le processus d'action avec un enchaînement d'activités, ou avec une procédure qui voudrait établir le devoir-être de cet enchaînement » (*ibid.*). Et encore Maggi écrit que « Le processus d'action ne coïncide pas avec l'individu, avec sa conduite, son comportement, son activité » (ivi : 74).

Selon le concept d'activité que Faïta emprunte à Clot, par contre, c'est l'activité qui renferme des réalités infinies (en puissance) et l'action réalise une partie de ce potentiel. Selon Faïta « Les domaines de l'activité sont générateurs de rapports réels et potentiels multiples, dans et sur lesquels agissent les personnes engagées dans ces activités » (Faïta, 2011 : 62).

Un deuxième fondement de la TAL sur lequel il est utile de réfléchir est la notion de *sujet*. Selon Faïta la notion de sujet est « cruciale [...] dans les études sur le langage dans la mesure où elle se manifeste en toutes circonstances, et sous toutes formes, dans la réalisation d'actes individuels : l'énonciation » (Faïta, 2011 : 58). « Le statut du sujet et de la subjectivité est donc au centre du débat » (*ibid.*) dans les études linguistiques, et selon la perspective vygotskienne, à laquelle l'auteur fait référence, « le sujet se construit seulement quand il se met à employer à son propre égard et à sa manière à lui les formes de conduite que les autres ont employées d'abord envers lui pour agir sur l'objet. Il devient ainsi unique en son genre sans jamais l'être d'abord » (Clot, 2008 : 20, cité par Faïta, 2011 : 59). Il s'agit donc d'un sujet parlant et agissant, un *sujet au travail* qui doit être « considéré au cœur de ses relations complexes au

social ». Son « devenir unique » dépend justement de la rencontre entre « ce qui le constitue comme personne » et les « façons dont les autres ont agi envers lui et sur les objets » (*ibid.*).

Il me semble que l'on peut voir une concordance entre cette position et celle exprimée par Elias, où l'individu et son groupe social de référence ne sont certainement pas en contraste ; il s'agit au contraire d'un *rapport absolument unique, quelque chose qui n'a d'analogie avec aucune autre sphère de l'être*. La personnalité spécifique d'un individu, son *individualité* n'est possible qu'en tant qu'il croît dans un ensemble d'individus, dans une société. Il s'agit d'un processus d'individualisation qui a un destin en tout et pour tout spécifiquement social (Elias, 1987/1990 : 30 et suivantes).

En outre, deux éléments sont à considérer dans cet échange complexe entre sujets : le *pouvoir d'agir du sujet* et le *sens de l'action*. Le sujet dispose d'un ensemble de ressources internes et externes, qui vont constituer son pouvoir d'agir. Celui-ci, selon Clot, mesure le rayon effectif d'action du sujet ou des sujets dans leur environnement habituel de travail. L'auteur l'appelle le rayonnement de l'activité, son pouvoir de récréation. Les dimensions sociales et intersubjectives mobilisées par la communication entre les hommes confluent dans le langage.

Mais la communication doit se fonder sur des signes, des significations. Vygotski écrit, en fait : « Il est apparu que, tout comme la communication est impossible sans les signes, elle est impossible aussi sans la signification. Pour transmettre à autrui une expérience vécue ou un contenu de conscience, il n'est pas d'autre moyen que de les rattacher à une classe déterminée, à un groupe déterminé de phénomènes mais cela, comme nous le savons déjà, exige absolument une généralisation » (Vygotski, 1934/1997 : 58-59). Comme le rappelait Bakhtine, dans la communication les interlocuteurs doivent partager significations et mécanismes dialogiques.

Enfin, un troisième aspect de la TAL qui mérite d'être développé concerne le concept de *transformation*. Faïta (2012) traite, dans l'essai « Transmettre ou agir pour transformer ? », la problématique de la transmission

des savoirs dans la formation à partir d'une interprétation spécifique de l'« acte de former », proposant l'idée que former, en tant qu'activité, se réalise dans la transformation, à bref ou long terme, de ceux auxquels cette activité est adressée.

L'enseignement est donc un acte qui prévoit une transformation de sujets et objets. Lorsque les sujets (les personnes) peuvent accéder à des « formes stables socialement disponibles », c'est-à-dire mots, formules, structures linguistiques, la réalité qu'ils percevaient au début est elle-même transformée par cette traduction en mots.

Le refus de l'idée que valeurs, connaissances et compétences puissent être transmises est soutenu même par la TAO. Maggi écrit dans l'essai *Peut-on transmettre savoirs et connaissances ?* : « Enseigner alors pour nous, n'est pas transmettre [...] ; sa valeur est celle d'*apprendre*, dans le sens d'*aider à apprendre*, et aussi d'*apprendre à apprendre* [...], c'est-à-dire d'aider à apprendre sur le processus d'apprentissage. On peut dire que les savoirs, les capacités, les attitudes, même les manières de voir, 'passent', d'un sujet à d'autres sujets, mais non parce qu'on les transmet. Ce qui semble un passage, attribué à une transmission qui n'existe pas, est en effet un *partage*, dû à une action d'apprentissage, qui peut être stimulée par le 'rapport dialogique' » (Maggi, 2010 : 19-20).

Y a-t-il aussi dans la TAO une idée d'enseignement ou d'apprentissage comme *transformation* ? Elle existe mais émerge par des différents processus. En ce qui concerne l'enseignement, c'est dans l'action de convaincre, dans la *persuasion*, que l'on aperçoit une action orientée vers le changement : « C'est par la persuasion que [...] on peut stimuler l'écoute, changer le refus de la communication en acceptation, corriger les utilisations détournées des savoirs et des capacités, et même conduire à l'abandon d'une manière de voir pour l'adoption d'une autre » (ivi: 20)

En ce qui concerne l'apprentissage, la transformation est inhérente à la *régulation* du processus : « la régulation du processus d'apprentissage se produit en manipulant et réélaborant à la fois, les règles disciplinaires et les

règles des processus d'action que les nouvelles connaissances issues de l'apprentissage vont transformer, ainsi qu'en produisant de nouvelles règles. (ivi : 21).

Enrico Cori, *Università Politecnica delle Marche*

Le thème du langage et du travail traité par Daniel Faïta (2011) offre l'opportunité de réfléchir sur la complexité et la richesse d'un sujet souvent abordé par des lectures simplistes et réductives dans la littérature de gestion.

L'idée du travail comme « usine à mots », empruntée à Gardin (1989) pour indiquer « que les discours qui circulent en milieu de travail sont perpétuellement retravaillés » (Faïta, 2011 : 45), rappelle la notion de « processus d'élaboration sociale des informations » (Salancik, Pfeffer, 1978) qui s'affirme dans une perspective théorique différente, clairement subjectiviste, orientée vers l'explication des processus d'assomption et d'interprétation du rôle. Les différences paraissent toutefois évidentes, et pas seulement en termes épistémologiques. En effet, si l'idée d'élaboration sociale conduit à privilégier une analyse des dynamiques collectives, le sillon dans lequel Faïta se meut est celui du processus de décision et d'action du sujet.

L'affirmation que « le langage [est] activité humaine consistant majoritairement à interagir et échanger » (Faïta, 2011 : 44) dégage tout doute sur la possibilité d'entendre n'importe laquelle parmi ses formes comme quelque chose d'unidirectionnel. Cette vision est proposée, parfois de manière implicite et non consciente, à la base de plusieurs pratiques organisationnelles, et prévaut dans les théories objectivistes qui s'occupent de communication d'entreprise et dans l'entreprise.

Les conceptions objectiviste et subjectiviste ont tendance à monopoliser le débat théorique même dans ce champ, et la première inspire la quasi totalité des approches opérationnelles de gestion.

Un premier thème de réflexion concerne l'accent mis par l'auteur sur les processus d'interaction et d'échange ; cela conduit à réfléchir à nouveau sur le thème de la transmission et du partage de la connaissance, surtout contextuelle.

Lorsque Faïta parle de « s'appropri[er...] la connaissance de ce qu'ont fait d'autres face à la même épreuve » (Faïta, 2011 : 43) l'occasion en est notamment fournie.

Traiter la question en termes d'« appropriation » implique l'adhésion, à mon avis, à l'idée que la connaissance ne se « transmet » pas. Cette position est partagée avec Maggi (2010) qui, réfléchissant sur les processus d'enseignement et de formation, soutient l'impossibilité de transmettre les savoirs, les compétences, les valeurs, et affirme que la volonté d'apprendre constitue la condition essentielle pour accroître ses propres connaissances.

Toutefois, d'autres passages du texte ne semblent pas montrer une consonance pleine entre la position de Faïta d'une part et d'autre part, celle de Maggi. Il en est ainsi lorsqu'on fait référence à des signes et des procédés « aptes à transférer [...] savoirs et expériences » (Faïta, 2011 : 48), ou lorsqu'on reconnaît au système linguistique la possibilité théorique de transmettre « savoirs académiques et techniques » (ivi : 50). Le doute reste s'il s'agit de simples nuances terminologiques ou si celles-ci cachent en réalité des positions différentes concernant la possibilité de transférer la connaissance dans un contexte de travail.

Un second thème de réflexion émerge de la proposition méthodologique de Faïta, concernant l'auto-confrontation de son propre vécu de travail, par des pratiques « de réflexions et d'investigation » (ivi : 64). Cette méthode, selon l'auteur, devrait permettre aux sujets agissants « la reprise en main *a posteriori* de leur vécu et de leurs actions », sur la base de « la volonté d'accroître le 'pouvoir d'agir' des personnes qui lui sont associées » (ivi : 64-65).

L'approche proposée se différencie nettement des pratiques les plus diffusées (groupes d'amélioration/*re-engineering*, cercles de qualité ...) dont le but déclaré est d'impliquer le travailleur dans une analyse critique des processus de travail, dans le cadre d'une « amélioration continue ». Il serait toutefois intéressant de comprendre si l'adoption de la perspective de Faïta est estimée incompatible avec ces pratiques ou, au contraire, si elle peut contribuer à les faire évoluer vers une meilleure capacité analytique et interprétative des

situations de travail, et à les épurer de logiques prescriptives. Selon leur configuration actuelle, en effet, non seulement elles apparaissent généralement assujetties à des objectifs prédéterminés, formulés par les niveaux hiérarchiques supérieurs, mais on peut aussi faire l'hypothèse que leur but « caché » est justement de poursuivre, même sans les prescrire explicitement, des « transformations langagières pour se mettre d'accord sur un langage commun » (Faïta, 2011 : 66 ; tiré de Clot, 1995 : 26). Une finalité qui selon la vision de l'auteur, est « vouée à l'échec » (*ibid.*).

Massimo Bellotto, *Università di Verona*

La perspective épistémologique de référence – se différenciant de l'objectivisme et du subjectivisme – considère l'agir comme un processus en même temps subjectif et social. Dans ce cadre, mon point de vue psychologique conduit à souligner comme le processus d'actions et de décisions dans lequel l'activité humaine consiste, met en scène des sujets qui, en tant que tels, sont animés par la subjectivité et l'intersubjectivité au niveau personnel, groupal, organisationnel et social.

L'écoute de Daniel Faïta, au séminaire sur « activité linguistique et activité de travail », a fourni des stimulations nouvelles pour ma réflexion sur l'interprétation de l'agir, suscitant quelques pensées que je voudrais ici exprimer, même de façon incomplète et susceptible d'une meilleure formalisation. Ce ne sont ni questions ni objections, mais deux brèves remarques, plus ou moins pertinentes en regard du thème concerné.

En premier lieu, je suis intéressé par la théorisation selon laquelle le langage constitue une ressource essentielle, un instrument dont le sujet se sert pour connaître, pour transformer soi-même et son monde : un moyen adapté à poursuivre un but, une fin. En même temps je crois que c'est la fin – et non le moyen – qui définit la nature, ou l'essence, d'une action. Un exemple banal : manger pour vivre et vivre pour manger sont deux actions essentiellement différentes, même si l'observateur superficiel ne voit dans les deux cas qu'un sujet qui mange et qui vit. Ainsi, dans les rapports économiques, vendre pour

acheter est autre chose que acheter pour vendre. Il ne s'agit pas de faire des jeux de mots, mais de remarquer la structure moyen-fin qui caractérise notre manière de penser dès les origines de la tradition occidentale (bien que le rapport moyen-fin puisse concrètement apparaître incertain et provisoire).

La conception qui entend le langage comme un instrument, un moyen dont l'homme se sert pour poursuivre ses buts, est fondée sur le débat de la littérature scientifique, sur l'analyse empirique et sur le dialogue entre les experts, toutefois il me semble (et je souligne ici la précarité et la subjectivité de ma perception) qu'on surévalue de cette façon la puissance de l'acteur au détriment de la puissance du langage, de la parole, de la communication.

Je crois que le langage est plus qu'un instrument, qu'il est aussi l'auteur du monde dans lequel nous vivons. Cela dans le sens qu'il oriente (ou détermine ?) notre manière de percevoir, de catégoriser et d'évaluer la soi-disant réalité externe, qui se trouve de ce fait définie par ce qu'est notre manière de la décrire, l'expliquer et l'interpréter grâce au langage. La construction de ce qui est pour nous la réalité, la création de notre monde, est issue du langage qui a orienté les générations successives dans la régulation de leur propre agir, dans l'institution de relations de rôles et dans la promotion de la croissance personnelle et sociale. En ce sens, il me semble qu'au niveau macro-social, les différences entre le mandarin, les langues sémitiques et les langues gréco-latines, produisent des « mondes » (visions du monde, manières d'être au monde et d'agir) radicalement différents, que les traductions n'aident à comprendre qu'en partie et entretiennent des illusions sur leur véracité. Et je suppose que quelque chose d'analogue se produit – bien qu'en moindre mesure – au niveau microsocial, à l'intérieur de chaque aire géo-culturelle-linguistique.

Radicalisant cette posture, on pourrait dire que le langage – avec sa syntaxe, sa sémantique et sa pragmatique – est l'architecte du monde, tandis que le phénomène humain (bien que l'homme soit autonome, discrétionnel et proactif) est aussi une issue, un symptôme, une résultante du langage qui fait de nous-mêmes et de notre monde ce que nous sommes.

En second lieu, s'il est opportun de considérer la référence lexicale du langage, c'est-à-dire les significations dont il est porteur dans l'interaction au niveau des contenus, des concepts et des informations, il me semble aussi opportun de considérer une référence que je dirais affective, ou relationnelle, que l'on peut également retrouver dans toute communication linguistique. Je me réfère à la signification latente – analogique, métaphorique, symbolique ou allusive – que les mots (mais aussi les gestes, les artefacts, etc.) expriment conjointement à leur signification manifeste et conventionnelle.

Pour un approfondissement de cette remarque je renvoie aux contributions, des débuts des années 1980, du psychanalyste Franco Fornari, auteur de la théorie des codes affectifs, ou analyse coinémique (Fornari, 1979 ; 1981). Je me limiterai à exprimer ici ma conviction que nos processus de décision et d'action sont normalement orientés par des puissances affectives qui en partie, ou parfois, sont indépendant de la conscience et de l'intentionnalité explicite.

L'activité humaine d'interaction et d'échange en laquelle le langage consiste, est non seulement régulée socialement, mais elle est aussi animée par des dynamiques psychiques – communes à tout homme et profondément enracinées en chacun – qui concourent aux processus de production de sens dans les situations spécifiques de la vie sociale et du travail. Et cela peut être objet d'analyse, de compréhension et d'interprétation dans le dialogue entre sujets qui réfléchissent sur leur propre vécu, sur leurs modalités de se situer et d'élaborer les relations avec leurs interlocuteurs.

Radicalisant cette conception, on pourrait dire que – dans le théâtre de la vie sociale et de travail – l'on met en scène au moyen du langage des scénarios, déjà inscrits en nous au niveau phylogénétique et ontogénétique, exprimant la dimension affective et relationnelle sous-tendant nos décisions et notre agir. Et cette dimension, bien qu'elle puisse être considérée distinctement, n'est pas séparable, dans le flux concret des interactions humaines, de l'agir social et organisationnel, qui pour autant est doué de sens selon les intentions explicites des sujets agissants.

La dimension affective/relationnelle de notre agir, selon moi, est aussi importante que la dimension mentale, cognitive ou rationnelle dont aujourd'hui s'occupent en priorité plusieurs disciplines – y compris la psychologie – comme si l'homme était un animal rationnel (bien que d'une rationalité relative ou limitée), plus qu'un animal relationnel.

Je m'excuse si ces deux brèves remarques apparaissent un peu cryptiques ou peu pertinentes en regard de la stimulation culturelle qui pour autant les a provoquées. J'indique par elles un point de vue, une manière de voir plutôt autoréférentielle, non représentative de la production scientifique que les disciplines psychologiques expriment lorsqu'elles traitent le thème du langage en rapport avec l'agir. Ici et maintenant j'ai seulement cherché à participer à une opportunité de communication, entendue – selon une belle étymologie qui fait dériver le terme communication de *cum munus* et *cum moenia* – comme un échange de dons à l'intérieur de murs communs.

Maria Lusiani, *Università di Bologna*

Je voudrais, dans cette brève intervention, mettre d'abord en évidence les raisons de l'intérêt que la lecture des textes de Daniel Faïta (2011 ; 2012) a suscitée pour moi ; ensuite je voudrais exprimer un doute et une question à l'Auteur, résultant de ma compréhension de sa théorie ; enfin je voudrais lui adresser une dernière question, ou curiosité tout à fait ouverte, à savoir comment sa théorie traite une problématique qui n'est pas posée dans ces textes mais qui éveille mon intérêt.

Rencontrer la théorie du langage de Daniel Faïta a été intéressant pour moi pour deux raisons interconnectées. La première raison est que le thème du langage est un sujet traité toujours plus par les études de management et d'organisation, à la fois dans les revues et dans les colloques internationaux les plus importants. La seconde raison est que, à mon avis, une vision a prédominé sur le thème du langage dans ce contexte, décidément – et quasi exclusivement – orientée vers des positions subjectivistes, avec lesquelles j'ai moi aussi plus de familiarité. Il est donc intéressant pour moi – et rare – de pouvoir me confronter

avec une perspective orientée vers la troisième voie épistémologique sur le même thème.

La première différence que je vois entre les théories du langage orientées vers le subjectivisme et la théorie de l'Auteur réside dans le point de départ. Pour les positions plus orientées vers le subjectivisme, qui se réfèrent à la « performativité » des mots, tout commence par le langage : c'est le langage qui construit la réalité. Un langage (mis en œuvre par une multiplicité d'acteurs et d'interactions) crée et stabilise (temporairement) une réalité, à l'intérieur de laquelle les acteurs agissent, jusqu'à une nouvelle transformation éventuelle.

Si j'ai bien compris, l'activité constitue le point de départ dans la théorie de l'Auteur. L'activité (de travail ou autre) génère des rapports réels et potentiels multiples et, par cela, établit une « réalité de référence ». A l'intérieur de cette réalité de référence les sujets impliqués agissent accédant à des « formes stables » (mots, expressions rhétoriques, etc.), « mettant en mots », donc, l'activité. Cette *mise en mots* génère une nouvelle activité transformée, différente de celle de départ, créant « une nouvelle réalité ». A son tour, la création de cette nouvelle réalité fait que les mots eux-mêmes n'ont plus le même sens.

Je note à la marge que, essayant de comprendre cette théorie, il m'a été naturel de la référer au cas des rêves. Lorsque nous rappelons un rêve, avant de le raconter, l'histoire est claire dans notre tête, dans les détails que nous venons de vivre dans la dimension onirique. Mais je me sens frustrée lorsque je cherche à raconter un rêve, parce que, le rêve même se transforme, m'échappe dès que je le mets en mots pour le partager avec quelqu'un, et ce qui est raconté par moi-même n'est qu'une version approximative de ce que j'avais réellement vécu. La frustration dérive du fait que, une fois raconté, c'est le rêve exposé, et non plus celui que j'ai vécu, qui reste dans ma mémoire. Je me pose la question de savoir s'il s'agit d'un exemple pertinent, mais cela m'a aidé dans la tentative de comprendre la théorie de Daniel Faïta.

Or, je me permets de résumer cette théorie par le processus suivant :

*Activité (réalité de référence) → mise en mots (en relation avec un interlocuteur) →
Activité transformée (nouvelle réalité) → transformation des mots mêmes*

Je vois bien la dimension processuelle de cette théorie et je crois apercevoir la signification du langage comme processus d'activités (ou agir social et orienté) qui agit à l'intérieur d'autres processus d'activités. Mon doute réside (ironiquement !) justement dans les mots mobilisés par l'Auteur pour l'explication de la théorie. Lorsque l'Auteur parle de *réalité de référence* qui se crée avec l'activité et de *nouvelle réalité* créée par l'activité transformée avec et par les mots, cela m'évoque beaucoup une posture orientée au subjectivisme de construction et reconstruction d'une réalité sociale qui se stabilise temporairement.

Il ne s'agit peut-être que de l'utilisation du terme « création d'une réalité », qui trouve en plus des moments de stabilité temporaire, ce qui apparaît, à ma lecture personnelle, fourvoyant et moins cohérent avec la troisième voie épistémologique. Je tire pourtant de ce doute ma première question à l'Auteur : au delà du point de départ (l'activité, au lieu du langage), en quoi se différencie cette théorie des théories subjectivistes du langage, par exemple celles centrées sur la performativité des mots ?

Enfin, ma question/curiosité : peut on admettre dans la théorie de l'activité langagière que quelques « formes langagières stables » (mots, jargon, expressions, labels, etc.) arrivent de l'« extérieur » de l'activité ? Qu'est-ce qui se passe lorsqu'un langage non généré par rapport à une activité rentre dans le contexte de cette activité ? Je pense, par exemple, au jargon Toyota (*kaizen*, *muda*, ou *lean mangement* plus généralement, etc.) qui pénètre et se diffuse dans le contexte du travail d'hôpital.

Francesca Mattioli, *Università di Modena e Reggio Emilia*

La théorie de l'activité langagière de Daniel Faïta (2011) offre des occasions de réflexion sur l'efficacité de ce qui est considéré comme l'instrument primordial des politiques actives du travail : le service de présélection.

Cette activité a comme finalité de favoriser la rencontre entre demande et offre d'emploi au travers de l'indication, aux entreprises qui le demandent, d'un nombre limité de candidats ayant les réquisits estimés adéquats, aidant en même temps les personnes à la recherche d'emploi à saisir les opportunités présentes sur le marché. Ce service se signale comme une activité de soutien au développement local et d'emploi, et cette activité est considérée comme le pilier sur lequel a été organisé le système public des services pour l'emploi¹ dans plusieurs territoires italiens. Il consiste en la réalisation des activités suivantes :

- des entretiens individuels avec les usagers (appelés en fait entretiens de présélection), avec l'analyse de l'expérience de formation et professionnelle ; vérification de la disponibilité au travail, pour analyser et intégrer le profil professionnel de l'usager par rapport au type d'emploi cherché et aux exigences de l'entreprise ; acquisition et mise aux archives des données du curriculum (d'habitude de manière automatisée) ; caractérisation d'un groupe de candidats potentiels à soumettre à la phase de sélection (qui reste toutefois à la charge de l'entreprise ou de sujets préposés par cette dernière) ;
- des entretiens spécifiques et individuels avec les entreprises pour le recrutement sur des postes vacants (*vacancy*), renseignements à celles-ci des noms et des *curricula vitae* selon les façons et les temps convenus.

L'activité de croisement entre demande et offre d'emploi peut donc constituer, pour ses caractéristiques, un cadre privilégié de réflexion sur le rapport entre langage et travail, notamment pour trois catégories de raisons :

- il s'agit d'une activité nécessitant la compréhension de l'activité de travail, semblable à celle d'une activité de recherche en sens propre ;
- il s'agit d'une activité présupposant nécessairement l'activité de travail entendu comme phénomène complexe ;

¹ L'activité d'intermédiation comme activité principale des services publics pour l'emploi est introduite au niveau européen par le Conseil Européen Extraordinaire de Luxembourg (17 novembre 1997) et ensuite par la Communication de la Commission « Moderniser les services publics pour l'emploi pour soutenir la Stratégie Européenne pour l'Occupation » (COM 98/641). Au niveau national italien on doit se rapporter aux normes suivantes : décrets législatifs 469/97 et 297/2002 ; loi 30/2003 ; décret législatif 276/2003.

- il s'agit d'une activité se fondant sur le langage, comme instrument primordial de communication et de réalisation du croisement demande/offre - travailleur/entreprise.

Le sujet compétent pour le développement du croisement demande/offre d'emploi, le pré-sélectionneur, est censé conduire à une synthèse les résultats de deux activités différentes. D'un côté, les résultats dérivant des entretiens avec l'usager qui cherche l'emploi, dont il est l'interlocuteur, recevant des informations que lui viennent du travailleur concernant son activité précédente de travail. De l'autre côté, les résultats émergents du rôle exercé comme sujet agissant par rapport à l'entreprise, à laquelle il offre les compétences, le travail, du travailleur même.

Il émerge de l'analyse plus détaillée que le pré-sélectionneur se trouve en situation d'accomplir par son activité un double rôle, présupposant des rapports épistémologiques différents au langage. En effet, d'une part, le pré-sélectionneur utilise, dans son rôle de locuteur/interlocuteur du sujet « travailleur », une « approche subjectiviste ». Il se trouve d'habitude que le travailleur raconte sa propre activité de façon tout à fait personnelle dans l'entretien individuel, délaissant souvent le « sens » concret résultant des conflits qui traversent le rapport tâche/activité et rendant impossible (sauf par un acte analytique volontaire) de distinguer la relation entre l'individu et les instruments médiateurs. D'autre part, le pré-sélectionneur même accomplit le rôle de « sujet locuteur » vers l'interlocuteur « entreprise » proposant à son tour l'activité du travailleur, mais cette fois utilisant une « approche objectiviste ». La communication dans ce cas se fonde sur la codification et catégorisation des activités, transmises au travers des règles du « langage commun », s'appuyant sur le caractère d'autonomie du langage même par rapport à la réalité concrète. De cette façon, le concret du langage inhérent à l'activité est presque totalement délaissé, alors qu'il est essentiel pour rendre la complexité de l'expérience de travail du travailleur, ainsi que ses expériences et compétences spécifiques, nécessaires pour un nouveau placement efficace dans le marché du travail.

A la lumière de la théorie de Daniel Faïta (2011) deux types de considérations semblent donc émerger, conduisant à réfléchir sur l'efficacité réelle de l'activité développée selon cette démarche.

En premier lieu, différentes postures épistémologiques concernant le langage sont présupposées dans le cadre de la même activité. L'activité de croisement entre demande et offre se fonde en fait, sur un objectivisme abstrait qui ne va pas au delà de la qualification du travail selon des codes universels, ou bien sur des « contes personnels ». Il devient alors difficile de comprendre comment une activité visant le croisement et l'accord entre différentes expériences et exigences puisse être accomplie par ces deux approches. En outre, suivant cette réflexion, il devient encore plus difficile de comprendre que l'utilisation de ces deux approches puisse permettre d'aboutir à une synthèse prévoyant des points de contact entre la *vacancy* et le travailleur disponible à la combler, sauf rester à un niveau superficiel et généraliste, ou même que tout cela ne pèse négativement sur le succès du croisement.

En second lieu, l'activité langagière est ignorée. La démarche des opérateurs, à la fois vers les travailleurs et les entreprises, se limite à considérer cette activité dans son acception unique posée par le « langage », délaissant les dimensions plurielles et interconnectées concourant à donner du sens à l'utilisation des énoncés des hommes et des femmes dans leur activité. L'ensemble des dimensions sociales et intersubjectives mobilisées dans la communication n'est pas pris en compte. Les limites des instruments dont dispose le pré-sélectionneur pour la compréhension effective de l'activité de travail, sont de ce fait évidentes. Tout cela amène à nouveau à réfléchir sur l'efficacité ou inefficacité potentielle du service réalisé.

D'après cette réflexion, la question se pose inévitablement de savoir s'il est possible, ou même plus opportun, d'utiliser une démarche différente de celle suivie actuellement, pouvant rendre le service de présélection plus efficace. Dans ce cas, il convient aussi de s'interroger sur l'adoption du cadre méthodologique proposé par Faïta, afin de savoir s'il peut offrir aux pré-sélectionneurs la possibilité de connaître le processus de travail, de mieux s'y

approcher à la fois avec les travailleurs et avec les entreprises, surmontant la démarche dichotomique (subjectivisme *vs.* objectivisme) suivie jusqu'à présent - et donc ses limites - et de contribuer à l'accroissement de l'efficacité du service offert.

Domenico Berdicchia, *Università di Ferrara*

Daniel Faïta - dans le chapitre « Théorie de l'activité langagière » (Faïta, 2011) de l'ouvrage dirigé par Bruno Maggi *Interpréter l'agir: un défi théorique* - propose une réflexion sur les conceptions concernant les questions du langage : un thème très important non seulement pour les disciplines du domaine linguistique mais aussi pour le domaine d'étude de l'organisation. Ce dernier manifeste un intérêt croissant depuis désormais des décennies pour les théories, les méthodes et les applications concernant l'analyse du discours (Grant *et al.*, 2004), bien que partageant des approches méthodologiques et théoriques très différentes, puisque présupposant des postures épistémologiques également différentes. De ce fait, le travail de Daniel Faïta, se posant comme une véritable boussole interprétative pour les conceptions concernant les questions du langage, assume une importance énorme pour le chercheur en organisation, ayant affaire à des textes qui font de l'analyse du langage leur référence méthodologique majeure, ou bien voulant lui-même adopter des techniques d'analyse du discours dans ses essais de recherche.

Les sujets traités dans le chapitre en discussion sont multiples, et plusieurs mériteraient de faire l'objet de longs débats ; toutefois, ici mon attention porte sur une question particulière, concernant le dialogisme comme « le principe directeur et la source du dispositif méthodologique » (Faïta, 2011 : 64) dénommé « auto-confrontation ».

Selon les mots de l'auteur, l'auto-confrontation est une « activité sur l'activité », visant à faire en sorte que « les sujets agissant prennent leur propre vécu comme objet de réflexion et d'investigation » (*ibid.*). Il s'agit d'une méthode, délibérément inspirée par une posture épistémologique tierce par rapport à l'objectivisme et au subjectivisme, qui crée « un cadre où les

partenaires associés à la recherche, les sujets agissant concernés par l'activité étudiée, puissent à la fois peser sur les attendus et les conditions de cette recherche, et mettre en chantier des manières de penser collectivement leur travail, entre l'image filmée de ce qu'ils ont fait et la mise en discours de ce qu'ils sont en train de faire » (*ibid.*).

Plusieurs phases constituent la méthode : d'abord un groupe d'analyse se forme, s'activant sur l'objet de la recherche et sur les options méthodologiques ; ensuite des auto-confrontations simples et croisées sont réalisées ; enfin on a l'extension du travail d'analyse par la présentation de son produit au collectif professionnel.

La méthode n'a pas pour but de confectionner, capturer ou formaliser des phases du processus de travail ; l'objectif n'est pas de produire des vidéos qui documentent des phases spécifiques du processus productif : il s'agit plutôt d'activer et d'alimenter un rapport dialogique, un processus de réflexion du sujet agissant sur sa propre activité. Le chercheur est présent, mais il ne conduit pas l'analyse, et il propose encore moins des solutions ou des interventions ; il se limite par contre à aider la recherche par des activités accessoires, par lesquelles il soutient et alimente la réflexion. Le rapport dialogique entre le sujet agissant et le chercheur caractérise la méthode dès les premiers moments.

Toutefois, cet échange, c'est-à-dire l'interaction et le dialogue entre le chercheur et l'opérateur, justement à partir des réflexions que Daniel Faïta présente dans son texte, peuvent paraître problématiques. La compréhension des messages partagés et échangés dans le rapport dialogique peut en fait être tout autre que escomptée.

Dans un paragraphe intitulé - et pour cause - « Le travail ne parle pas n'importe comment, ni à n'importe qui », cette problématique est bien exprimée par un exemple tiré d'études de sociologie du travail concernant la différence entre les conduites des ingénieurs et des ouvriers auxquels est demandé de décrire les machines qu'ils utilisent dans leurs activités. On y voit la facilité d'expression et la complexité du discours technique des ingénieurs, absolument différent de celui des ouvriers, caractérisé par leur relation particulière

intrinsèque, physique, avec la machine, et donc difficilement compréhensible par les interlocuteurs ne partageant pas la culture technique. Et il ne s'agit pas de manque de compétence linguistique des opérateurs, éventuellement liée à une formation insuffisante par rapport aux ingénieurs : « Si l'ingénieur donne l'impression de savoir et pouvoir communiquer au sujet des machines, c'est probablement parce que l'objet de son discours intègre la réceptivité d'autrui, la 'compréhension responsive active' (Bakhtine, 1952/1984 : 361) des destinataires (experts, chercheurs). Il partage avec eux des *significations*, ainsi que des mécanismes dialogiques » (Faïta, 2011 : 48).

Le partage des mécanismes dialogiques semble donc être le présupposé nécessaire pour un dialogue constructif entre opérateurs et chercheurs. En effet, dans le cas de l'ingénieur « son discours met à contribution des genres fortement partagés par les membres de la communauté langagière, non le vécu concret des situations. L'ouvrier utilise pour communiquer des moyens liés à l'action exercée au moyen des outils, aux arrières plans de l'activité, dont la singularité constitue le tribut. Le genre de discours sollicité produit essentiellement du sens auprès des membres du milieu de travail. » (ivi : 49). Du fait, donc, qu'il est impossible d'« additionner les problèmes concrets des tâches à effectuer et de la mise en discours de celles-ci au moyen des ressources disponibles pour tous [étant donné que l'ouvrier] se trouve dans l'incapacité de le faire, comme n'importe qui » (*ibid.*), le partage du mécanisme dialogique devrait nécessairement impliquer la participation du chercheur à la communauté de travail et l'appropriation des pratiques en usage, afin justement de partager le sens des actions et des discours produit dans la communauté, sous peine d'un rapport dialogique privé de la compréhension responsive active. Cette hypothèse est aussi soutenue par une autre considération importante : il est impossible de prescrire à l'opérateur un langage commun pouvant servir de liaison entre celui-ci et le chercheur. Comme cela est mis en évidence par l'étude de Clot (1995 : 26) cité par Faïta dans son chapitre : « l'opacité des discours de ces ouvrières protège la spécificité de leur expérience contre les décisions et les jugements pris en

dehors du travail concret. [...] La volonté d'assujettir ces travailleuses aux règles d'un 'langage commun' est vouée à l'échec. » Cela conduit à confirmer l'hypothèse que (dans la perspective proposée par l'auteur) la possibilité d'instaurer un rapport dialogique entre chercheur et opérateur sur le travail accompli, et qui fait l'objet de l'analyse, passe par la participation du chercheur à la communauté de travail (afin d'en apprendre le langage et les pratiques en usage) ; et en outre ajoute que cette participation doit nécessairement être légitimée par les opérateurs mêmes. Si ceux-ci ne sont pas intéressés ou motivés pour partager, l'« appropriation » du « dehors du travail concret » n'est pas possible.

Le description des logiques de matrice socioconstructiviste définissant le processus de « participation légitimée » à une communauté de pratique (Brown, Duguid, 1991; Lave, Wenger, 1991; Zuccheromaglio, 1996) est ici superflue, et ne rentre certainement pas dans l'économie de ces pages, mais le concept de « partage du mécanisme dialogique » à la base de la méthode de l'auto-confrontation – à partir des réflexions tirées du chapitre de Faïta et citées ci-dessus – semble s'en inspirer.

En outre il est fait allusion, toujours dans ce chapitre, à l'existence possible de deux genres de discours : le premier caractéristique de *l'hic et nunc*, de la situation, de l'action, de la dimension concrète des problèmes traités ; le second concernant une prise de distance, la généralité des points de vue soutenus, typiques des discours théoriques ou scientifiques.

La méthode de l'auto-confrontation opère-t-elle une recompositions des deux ou bien privilégie-t-elle les discours, les savoirs, les compétences, produits localement, et donc idiographiques ?

En référence spécifique à ce que l'on vient d'exposer dans ces pages, dans quels termes la méthode de l'auto-confrontation peut-elle être définie cohérente avec la troisième voie épistémologique, ou ne rentre-t-elle pas dans le cadre des méthodes socioconstructivistes ?

Sanzio Corradini, *Università di Modena e Reggio Emilia*

Voici quelques questions concernant l'article de Daniel Faïta « Transmettre ou agir pour transformer ? » (Faïta, 2012).

« On évacuera très rapidement la problématique surannée d'une 'transmission' au sens de mise en mains, de délivrance de quelque chose à quelqu'un » (ivi : 7). Enseigner, former, n'est pas transmettre, n'est pas transférer des savoirs comme s'ils étaient des colis à livrer. Cette assertion étant posée, toutefois, la question émerge: enseigner, donc, n'est transmettre *rien*, en aucun sens ? Si l'activité d'enseignement trouve son sens spécifique dans la production du développement de l'individu – ce qui s'incarne dans la confrontation, dans le rapport dialogique continu entre les deux acteurs – n'y a-t-il aucune « transmission » dans une telle relation ? Je crois qu'ici la question concerne proprement l'aspect polysémique de l'acte de communiquer : l'ouverture d'un « espace » qui touche un domaine même émotionnel partagé. Si je crois qu'il n'y a pas de doute sur le fait que apprendre signifie « s'approprier » ce qui fait l'objet du processus de communication, et que cette activité engage donc une activation précise et orientée en ce sens de la part du sujet, et une responsabilité dans ce procédé d'« appréhension », je me pose toutefois la question de savoir si ce processus n'implique en tout cas des échanges, et en particulier ceux qui vont du côté de l'enseignant vers l'élève.

La figure de l'enseignant est-elle tout-à-fait égale ? Pourquoi parle-t-on de « bons enseignants » ? Qu'est-ce qui fait d'un enseignant un « bon enseignant » ? Je crois que l'on peut donner pour acquis que la différence ne consiste pas dans le bagage de connaissances ou notions acquises, mais dans la capacité de structurer la relation dialogique qui est le contenu de sens de l'enseignement. Mais dans l'« espace » ouvert par cette relation, comment opère l'enseignement ? Le langage, non seulement verbal, fait même d'émotions, d'expériences, d'informations, véhicule beaucoup plus que des simples énoncés. Dans le rapport avec les élèves, surtout si jeunes ou appartenant à des « classes difficiles », « activer » l'intérêt, l'engagement, la volonté de s'approprier, en le réélaborant, l'objet de la communication formative est

centrale dans l'activité de formation ; comment peut-on lire la capacité du « bon enseignant » d'« allumer » cette curiosité en l'élève, si l'on exclue toute « transmission » ?

On pense à ce propos à la pratique de l'*e.learning* (il y avait, il y a quelques temps, même des cours faits par moyen de la télé) où le « cours » est réalisé au travers d'une connexion internet avec une classe, même nombreuse, mais avec laquelle il n'y a souvent même pas un contact visuel (si les utilisateurs ne sont pas physiquement dans un seul endroit mais connectés à partir de différents emplacements). Qu'est-ce qui change dans ce cas ? Au delà des différences évidentes, comment l'utilisation d'un medium comme l'ordinateur modifie la relation « formative » ? Comment la disparition du « corps » de l'enseignant est-elle remplacée dans/par le langage ? Mais une question est encore plus importante : peut-on accepter cette disparition ? Ne produit-elle pas une « perte » fatale pour une communication efficace ? (La question prend plus pleinement son sens si l'on pense à des jeunes élèves, jusqu'aux premières années d'université, du fait que dans le cas d'adultes, éventuellement au travail, elle ne peut qu'impliquer des remarques du moins en partie différentes). Cela même en rapport avec l'idée que le langage doit être englobé dans une théorie générale des actions, où « chaque acte peut être considéré comme un texte potentiel ». Si l'objectif de l'enseignement est la transformation, le développement humain, la question se pose sur « comment » l'agir influera sur (produira) ce développement, justement en son être un agir qui se différencie de ce fait d'une simple « transmission ».

« Mais à l'inverse, le projet de 'transmettre' à autrui ce qui ressortit à la volonté de signifier de l'auteur du discours (au sens générique) relève vraisemblablement de la pure illusion, en dehors de quelques cas d'exception : la relation totalement codifiée du supérieur au subordonné, dans une organisation fortement hiérarchisée, en fournit l'exemple » (Faïta, 2012 : 8). Dans la plupart des cas les situations de formation sont caractérisées par des formes hiérarchiques : dans les écoles et dans les universités (même si dans ces dernières le contexte est différent pour plusieurs raisons) le rôle, même social,

et l'âge de l'enseignant, ou plus simplement le pouvoir de l'évaluation permettant l'accès aux cycles suivant, configurent des relations qui sont aussi hiérarchiques. Je me pose la question : la relation non paritaire est-elle dans ces cas seulement un aspect marginal, ou bien négatif, ou par contre un aspect substantiel de la relation de formation (considérant son caractère probablement inévitable dans la construction des institutions de formation et d'école) ?

« En imaginant que le jeu combiné des trois supports de la 'transmission' (discours, texte, image) exclue toute forme d'ambiguïté, ne laissant aucune place à l'interprétation, alors, en toute abstraction, le processus pourra-t-il fonctionner? Comment admettre cependant l'existence d'un sujet agissant à ce point dépourvu de propriétés individuelles (physiques, culturelles, expérientielles, etc.) qu'il n'intègre pas à une action (surtout complexe) la moindre spécificité dont son activité personnelle est forcément porteuse ? » (Faïta, 2012 : 13-14). Je crois que le problème qui émerge est lié à l'évaluation. La capacité du processus de fonctionner dépend de ce que l'on définit par « fonctionner ». Quelles sont les catégories impliquées ? A l'intérieur d'un contexte de travail des considérations peuvent émerger sur la rentabilité économique du processus, sur le fait d'occuper un segment de marché même sans profit, sur le bien-être des travailleurs, sur la responsabilité sociale de l'entreprise...

Je crois que la réponse peut être positive ou négative selon la posture que l'on assume, mais justement pour cela, des nombreuses questions se posent. Quelle est la finalité du processus ? Donc, qui propose ces finalités, étant donné que les *stakeholder* impliqués peuvent avoir des visions totalement opposées du même processus (par exemple, finalités des actionnaires, des travailleurs employés, des organismes du territoire où l'entreprise se trouve...) ? Le pouvoir de proposer ces finalités et en même temps les règles à suivre comment modifie-t-il (simplifie/sélectionne) l'horizon communicationnel entre les acteurs ? Etant donné que l'opérateur/travailleur subit l'imposition de ces règles, comment émergent ses besoins, et comment se structure la relation avec ces besoins ? Cette dernière question assume une importance majeure, je crois,

si l'on se situe à l'intérieur d'une relation de formation, surtout d'école. En ce sens, même la réflexion sur l'évaluation devient centrale : l'enseignant s'impose des finalités et l'évaluation finale demande des critères pour la mettre en œuvre. Ces critères peuvent être très variés : des valeurs culturelles mises en avant par l'enseignant lui-même, des connaissances ou compétences demandées par l'institution ou le Ministère, des habiletés demandées par le monde du travail (je crois que cette pluralité des critères constitue un problème actuel, et que le fait qu'il y a des contradictions entre ces critères est un problème de tous les jours).

Cette remarque conduit à une question ultérieure concernant le sujet dont on devrait favoriser le développement : l'idée d'identité de la personne paraît être toujours plus le fruit d'expériences et de choix selon lesquels ce sujet agit dans des contextes multiples et multiformes, surtout dans la réalité contemporaine ; la possibilité de définir de manière univoque cette identité échappe à des catégories générales permettant de la « reconstruire » à partir de conditions telles que le rôle de travail, la position sociale, ou le revenu. Ainsi, la construction de l'identité de la part du sujet voit l'émergence de conflits potentiels entre les différents rôles qu'il est conduit à jouer dans sa vie quotidienne (citoyen, père, mari, travailleur...). Quel est le sujet posé au centre de l'activité de formation ? Quel aspect sera pris en considération, l'aspect auquel on s'adressera ? Cela notamment du fait que, sur la base de la réponse, la façon de communiquer, l'objectif de la communication, et son contenu, changeront de manière même très importante. Et en amont de cette question, qui établit à quel aspect de la personne on s'adressera, et donc quels besoins on cherchera à satisfaire ?

Bruno Maggi, *Università di Bologna et Università di Ferrara*

Il paraît difficile que je puisse surprendre Daniel Faïta par des commentaires sur sa théorie ou sa méthodologie, après plus de vingt ans que l'on se connaît et plusieurs ouvrages communs. Je peux quand même essayer de contribuer au débat en revenant sur quelques thèmes auxquels je tiens

particulièrement et clarifiant, peut-être, pour quelques aspects mon point de vue.

Un premier thème est indubitablement celui de la compatibilité de nos théories : la théorie de l'activité langagière de Daniel Faïta (2011), ou TAL, comme on l'a désormais dénommé au cours de ce débat, et ma théorie de la régulation de l'action sociale (théorie de l'agir organisationnel, ou TAO). La confrontation porte notamment, pour ceux qui sont proches de ces théories, sur les notions d'« action » et d'« activité », du fait que la première théorie est une théorie de l'activité et la seconde une théorie de l'action.

Or, le but majeur de notre ouvrage *Interpréter l'agir : un défi théorique* a été justement de montrer que des théories de l'action et des théories de l'activité peuvent être compatibles, cette compatibilité étant fondée sur une orientation épistémologique commune, tandis que l'incompatibilité apparaît indéniable entre des théories de l'action dont les présupposés épistémologiques sont différents, et, pour la même raison, entre certaines théories de l'activité. J'ai essayé d'étayer ce constat par des références à des grands auteurs du passé dans l'introduction à l'ouvrage (Maggi, 2011a) : constat nécessaire face aux assertions stériles opposant sans fondement l'action et l'activité, que l'on trouve parfois dans les disciplines humaines et sociales. Mais l'ouvrage même veut montrer la compatibilité entre points de vue présupposant une orientation épistémologique commune, présentant plusieurs théories qui sont en partie des théories de l'action et en partie de l'activité, construites par des chercheurs contemporains.

Cela n'empêche en rien la définition de façon plus ou moins différente de l'« action » et l'« activité » par ces théories, dont la TAL et la TAO, ainsi que d'autres concepts mobilisés par les unes et par les autres. Aucune théorie ne peut coïncider avec une autre. Je soutiens depuis longtemps qu'une théorie est le « point de vue » d'un chercheur, qui entre autres évolue dans le temps : il ne sera jamais égal au point de vue d'un autre chercheur. La compatibilité, fondée – je le répète – sur l'orientation épistémologique, ne doit pas être confondue avec une identité.

Un travail attentif de confrontation des théories présentées dans notre ouvrage commun peut être intéressant, et très utile pour poursuivre nos réflexions, mais il est encore à faire, et je souhaite qu'on puisse le faire prochainement. Concernant la TAL et la TAO, on ne peut néanmoins pas oublier que Daniel Faïta et moi, avons déjà constaté notre accord en discutant des différentes conceptions de l'activité - qui traversent la psychologie, la sociologie, l'ergonomie, les sciences de l'éducation - dans notre ouvrage portant sur nos méthodes (Faïta, Maggi, 2007).

Faïta explicite dans cet ouvrage le concept d'activité qu'il mobilise, ainsi que ses fondements dans la théorie langagière de Bakhtine et dans la psychologie historico-culturelle de Vygotski. Suivant aussi Leontiev et Clot dans l'héritage du courant vygotkien, pour lui l'activité « englobe l'ensemble des actions, des choix qui les caractérisent et des moyens qui permettent de les accomplir », dont le dialogue, l'échange verbal, est « placé au premier plan ». Ainsi conçue, l'activité est « intrinsèquement sociale », « orientée vers l'objet de l'action » en même temps que vers les rapports possibles des autres, ainsi que du sujet agissant, à ce même objet, ce qui met en évidence la dimension du « développement » de l'activité « caractérisant aussi bien les sujets agissants que les rapports entre eux, leur moyens d'action » (ivi : 42-44).

Y a-t-il des contrastes avec la définition d'« agir » que la TAO emprunte à Weber, et qui souligne sa dimension « sociale », du fait d'être « dirigé vers d'autres sujets », le « sens intentionné du sujet agissant », le « développement dans le temps » comme caractéristique intrinsèque et fondamentale, qui conduit à réfléchir sur le « processus d'action » ? Je confirme ce que j'ai écrit dans *Interpréter l'agir : un défi théorique*, à savoir que cette définition permet de saisir la compatibilité de la TAO avec les théories proposant une conception processuelle et développementale de l'« action » et de l'« activité » (Maggi, 2011b : 70). La différence, impliquant l'incompatibilité, concerne les conceptions de l'action et de l'activité entendues comme étant accomplies, figées, hors du temps et - faut-il ajouter - séparées du sujet agissant.

Certes, il faut admettre que pour une théorie psychologique, et peut-être pour la TAL, il n'est pas usuel de prendre en compte l'analyse des processus d'action proposée par la TAO, mais cela relève des aspects méthodologiques, sur lesquels je voudrais revenir plus avant. Tandis que l'on peut se poser une question concernant ce que Clot dit du rapport entre activité et action dans la présentation de sa théorie en clinique de l'activité, où il propose de voir l'action comme la « composante réalisée » de l'activité (Clot, 2011 : 19 et suivantes). La question est de savoir si cela ne contraste avec le caractère constitutif qu'il reconnaît à l'activité comme « adressée » simultanément à l'objet de cette activité, et aux rapports possibles avec celui-ci, des autres et du sujet même - donc son développement et son changement possible et continu - avant d'être en contraste avec la définition d'agir de la TAO. Si l'on voit les actions comme composantes de l'activité, elles aussi participent toujours du développement et de changements possibles entre réalisé et non réalisé : rien n'est donné et accompli une fois pour toutes, pour la théorie de Clot comme pour la TAO.

Je désire achever le commentaire sur ce premier thème soulignant que notre ouvrage commun sur l'interprétation de l'agir n'a pas voulu introduire une troisième catégorie de « théories de l'agir » à côté des théories de l'action et des théories de l'activité présentes dans la littérature, comme quelques lecteurs ont cru l'entendre, poursuivant en quelque sorte un jeu de mots ne pouvant qu'aboutir à une confusion. Les théories de l'agir sont des théories de l'action ou des théories de l'activité, selon différents points de vue qui traversent plusieurs disciplines. Le différend à comprendre, et que l'on ne peut ignorer, existe entre les théories qui fixent hors du temps et loin du sujet, l'action et l'activité, et celles qui les conçoivent comme sociales soulignant leur dimension développementale et processuelle.

Un deuxième thème que je voudrais traiter est celui de la soi disant « transmission » dans la communication en enseignement ou en formation. Le texte de Faïta auquel je fais référence ici est « Transmettre ou agir pour transformer ? » (Faïta, 2012). J'apprécie beaucoup le point de vue (la théorie de la formation, peut-on dire) présenté par Daniel Faïta. Il affirme que « *former*, en

tant qu'activité, se résout dans la transformation à terme plus ou moins long de ceux à qui l'on adresse cette activité », s'appuyant même ici sur la théorie « translinguistique » de Bakhtine et sur le point de vue du courant historico-culturel, héritage de Vygotski, pour lequel former consiste avant tout à « provoquer le développement humain » (ivi : 8). Ce sont, par ailleurs, des points de repère que je partage totalement.

Pour Faïta donc, « la communication entre interlocuteurs [est] faite de confrontations entre activités simultanées, [...] à l'inverse, le projet de 'transmettre' à autrui ce qui ressortit à la volonté de signifier de l'auteur du discours (au sens générique) relève vraisemblablement de la pure illusion (*ibid.*). Il souligne encore que « le sens attaché à l'activité d'enseigner à autrui résulte pour l'essentiel de la confrontation, dans le rapport dialogique continu, des activités réciproquement dirigées en même temps que sur l'objet reconnu commun », et que « Aucune activité n'est linéaire, autonome, autosuffisante. L'activité du formateur rencontre celles du formé. Elle ne peut se réduire au processus illusoire de la transmission. (ivi : 14). On n'a pas participé par hasard tous deux, et avec d'autres chercheurs en syntonie avec nous, à un symposium et puis à une publication intitulée *Développer le pouvoir d'apprendre : pour une critique de la transmission en éducation et en formation* (Maggi, Prot, 2012).

Toutefois, un passage dans le texte de Faïta me pose problème : il paraît sauver en quelque sorte la transmission pour « quelques cas d'exception », dont un exemple serait « la relation totalement codifiée du supérieur au subordonné, dans une organisation fortement hiérarchisée [...] La volonté de signifier émane alors de l'organisation elle-même, comme dans le cas des procédures strictement appliquées, indépendamment des 'positions' des protagonistes » (Faïta, 2012 : 8).

Je ne veux pas, même ici, confronter cet avis de Daniel Faïta avec mon interprétation de la communication en enseignement, aboutissant à l'exclusion de toute possibilité de transmission, de savoirs, connaissances, capacités, compétences, valeurs... et mettant l'accent sur le processus d'action d'apprentissage (Maggi, 2010). Encore une fois, il n'y aurait aucun sens à

chercher des différences entre deux théories – qui par définition ne peuvent pas coïncider. Je voudrais, par contre, attirer l'attention de l'auteur sur le fait que le cas d'exception n'est pas admis – me semble-t-il – dans le cadre même de sa théorie. Si la communication est faite de « confrontations entre activités » des sujets concernés, aucune communication, même codifiée dans une procédure, ne peut échapper à ces confrontations. Autrement dit, lorsque la présence du supérieur hiérarchique est remplacée par un message écrit, anonyme, impératif en même temps que détaché de la situation concrète, le subordonné cité en exemple ne cesse pourtant d'interpréter, modifier, intégrer, éventuellement détourner ou refuser ce message. On sait que les procédures ne sont jamais strictement appliquées, tout simplement du fait qu'elles ne peuvent pas l'être. Ce que le subordonné apprend du message, ce qu'il en peut appréhender, et ce qu'il en fait, n'est pas « transmis ». Et cela est bien expliqué par la théorie de Faïta.

Enfin, le troisième thème concerne la proposition méthodologique de Daniel Faïta, dont l'importance est attestée non seulement par ses propres recherches, mais aussi par les utilisations que l'on en retrouve dans les démarches d'autres nombreux chercheurs. Je voudrais ici mettre en évidence deux questions : la première porte sur l'analyse des activités et des actions, la seconde sur la place du chercheur au cours de cette analyse.

Comme je l'ai déjà rappelé, Daniel Faïta et moi, avons consacré un ouvrage à la mise en perspective de nos méthodes (Faïta, Maggi, 2007). Cet ouvrage, et un séminaire qui l'avait précédé, ont été stimulés par une utilisation conjointe des nos méthodes dans une recherche menée par l'équipe de Faïta. Il nous est alors apparu fructueux de débattre entre nous et avec quelques collègues ce que signifie, et implique, le fait de mobiliser deux méthodes associées dans la même recherche. En bref, le débat a montré que rien n'empêche cette mobilisation conjointe si les présupposés épistémologiques le permettent, les théories dont les méthodes dérivent étant par conséquent compatibles. Ce débat nous a amenés à traiter une série d'autres aspects

concernant habituellement la recherche des disciplines humaines et sociales, et notamment l'analyse des activités et des actions des sujets concernés.

Or, au cours du débat, nous nous sommes trouvés confrontés à ce qui pouvait apparaître comme un obstacle : la méthode de l'auto-confrontation, dérivée de la TAL, est centrée sur l'analyse des activités, tandis que la méthode des congruences organisationnelles, dérivée de la TAO, sert à analyser les processus d'action. Il nous a semblé, par contre, que cela constituait un avantage, et non un obstacle, à la mobilisation conjointe, la raison même d'une synergie effective. L'auto-confrontation permet aux sujets concernés de se rendre protagonistes de l'interprétation de leurs activités, cependant que l'analyse des processus d'action qui les composent leur permet d'en évaluer la régulation et les choix alternatifs possibles. L'une et l'autre méthode renforcent réciproquement leurs résultats : *une analyse qui est en même temps transformation*.

Cela nous conduit à la seconde question énoncée, celle de la place du chercheur dans la recherche, autrement dit du rapport entre chercheur et objet de la recherche. La TAO et sa méthode demandent que l'analyse soit conduite par les sujets des processus d'action concernés. Ce n'est pas le chercheur qui conduit la recherche – comme dans les démarches objectivistes ou subjectivistes – ; il se transforme, en quelque sorte, en « méthodologue », aidant d'abord les sujets des processus d'action à s'approprier les critères d'analyse et puis à évaluer leur utilisation. Il pourrait sembler, par contre, que dans le cas de l'auto-confrontation le chercheur reste en place, du fait qu'il promeut et rend possible la nouvelle « activité sur l'activité » : les sujets seraient donc des co-protagonistes plutôt que les vrais protagonistes de l'analyse.

A mon avis, cette impression est due aux utilisations détournées de l'auto-confrontation, où celle-ci est réduite à un instrument entre autres de collecte objectiviste de données ou de stimulation d'une reconstruction subjectiviste des vécus. Selon la version authentique de Faïta, là aussi le « chercheur » aide les sujets à développer une nouvelle compétence, à réfléchir d'une nouvelle façon sur leurs activités, leur permettant de les analyser eux-mêmes. Et je soutiens pour cette raison que la mise en œuvre de l'auto-

confrontation - authentique - ainsi que de la méthode des congruences organisationnelles font appel à une formation et à un apprentissage. Je soutiens que dans les deux méthodes analyse et formation sont intrinsèques au développement du processus de recherche, ainsi que le sont, de manière indissoluble, analyse et transformation.

La mise en œuvre conjointe des deux méthodes n'est pas simple, mais l'enjeu est celui d'une indubitable synergie.

Réflexions et début de réponse aux participants après le séminaire

Daniel Faïta, Aix-Marseille Université

Plusieurs difficultés surgissent au moment de synthétiser et poursuivre les débats engagés à l'occasion de ce séminaire, dont l'extrême richesse n'est pas la moindre.

On commencera par souligner le fait que la portée des différentes contributions dépasse largement les limites actuelles du domaine, abordé pour la circonstance sous l'intitulé « ... pour une théorie de l'activité langagière ».

La responsabilité en incombe particulièrement à la qualité des contributions proposées, autant qu'à l'ancienneté des échanges entre des courants de pensée (TAO, Analyse Pluridisciplinaire des Situations de Travail, Clinique de l'Activité).

L'idée de départ étant de confronter les opinions et positions en présence à partir du texte cité (Faïta, 2011), il est compréhensible que les problèmes du langage, de ses liens avec le travail, aient d'abord occupé une place prépondérante. Assez rapidement, toutefois, il est devenu clair que ce débat initial ne recouvrait qu'un premier niveau des questions abordées. Des interrogations se sont exprimées qui ouvraient la discussion vers des problématiques plus générales et fondamentales à la fois, de nature épistémologique, conceptuelle, mais aussi pratique, au meilleur sens du terme : comment penser et faire exprimer les relations entre le *dire* et le *faire* dans l'*agir*, en étendant à l'ensemble des activités humaines les propositions motivées au départ par la volonté d'analyser des situations propres au travail organisé dans le but de le transformer ?

Explicite ou implicite, la question de savoir si les thématiques débattues, les controverses engagées, concernaient ou non les sciences humaines et sociales s'est imposée de façon naturelle. A titre personnel, nous ajouterons que

le séminaire a poussé notre réflexion sur des pistes la renouvelant, dans le sens d'une amplitude inédite.

Devant la multiplicité et la richesse caractérisant beaucoup des interventions, on a dû renoncer à fournir des réponses ciblées aux questionnements, objections, arguments proposés. Les lignes qui suivent tentent donc d'offrir une synthèse, non personnalisée, des principaux thèmes de réflexion retenus comme organisateurs de cette poursuite des échanges. On a organisé le texte de façon évidemment arbitraire, séparant les questions concernant les rapports langage-activité, suivies des extrapolations et développements théoriques et problématiques suscités par cette première partie, sans oublier de mettre en relation l'ensemble avec certaines des théories et doctrines (en organisation et management du travail, par exemple) fortement diffusées aujourd'hui, en revenant pour finir sur quelques considérations relatives à la transmission des savoirs, objet débattu entre nous dans des termes qui, à chaque étape, méritent sans doute d'être encore développés.

Langage, activité, travail

L'argument central du texte introduit et mis en débat à l'occasion du séminaire consiste en l'affirmation d'une intimité indissoluble : celle de l'action et des dimensions langagières et symboliques qui la précèdent, la structurent et la mettent à l'épreuve en contribuant à sa transformation permanente au sein de l'activité. Un postulat accompagne la formulation de la thèse : c'est dans le cadre du travail organisé que se dessinent le plus nettement les contours de telles relations. On ne peut mieux exprimer cette relation que le fait l'une des contributions : « le processus de travail se déploie au travers du langage, alors qu'en même temps le langage est forgé par le processus de travail ». C'est le propre de cette approche, qui évite d'opposer, d'une part, la dimension purement sémiolinguistique de la communication entre les hommes, d'autre part l'univers des actes industriels et de l'action. On s'oppose en cela à d'autres théories postulant la primauté absolue du langage et des langues, concédant seulement un statut d'exception à celles des activités professionnelles où la

parole joue de manière incontestable les deux fonctions : instrument et objet de l'activité, particulièrement dans le domaine des services et des communications¹.

On ne reprend donc pas à notre compte l'idée d'un langage préexistant à l'ensemble des autres activités humaines, et seul capable d'en assurer la codification et l'analyse. Cette position conduit naturellement à affronter d'importantes questions théoriques, particulièrement celle des rapports intrinsèques entretenus par le *dire* et le *faire*, débat de fond que l'on n'ouvrira pas ici. Il n'en reste pas moins que le travail fût-il solitaire, dans certains domaines, n'est jamais dissociable du langage sous une forme ou l'autre. Cette relation parfois paradoxale a été soulignée par certains, qui voient dans le fait – évoqué et débattu – que le travail reste indicible à bien des égards, la marque d'inégalités d'origine sociale répercutées dans la division et l'organisation du travail.

Car c'est d'inégalité qu'il s'agit, dans les relations respectives de l'ingénieur et de l'opérateur à l'objet et aux moyens du travail, une inégalité cependant imputable pour l'essentiel aux modalités d'accès aux codes et moyens d'expression validés dans la société, lesquels sont normalisés et imposés par les instances de formation. Si, comme on a pu le dire, « le travail ne peut s'exprimer hors de lui-même », c'est avant tout parce qu'en définitive l'objet à traiter par les uns et les autres diffère notablement : situé d'un côté, dans une logique « technico-organisationnelle – *ce qu'on demande de faire* », et de l'autre dans une logique « du vivant – *ce que ça demande de faire ce qu'on demande* »². Les réactions et discussions n'ont pas manqué d'y voir la source réelle des disparités, et l'on en retiendra certains éléments, probablement essentiels :

- n'y a-t-il pas fondamentalement, dans cette disparité, la source d'un appauvrissement des façons de considérer le travail humain, d'ignorer sa

¹ C'est par exemple le cas, en France, de notre collègue linguiste J. Boutet dans son dernier ouvrage (Boutet, 2008).

² On se réfère ici aux travaux de l'ergonome F. Hubault.

dimension processuelle, que nous traduirons ici en ignorance des problèmes réels à résoudre au cas par cas, des sources de variabilité incessantes affectant hommes, machines, matériaux, etc. que les opérateurs et les opératrices doivent affronter en permanence ?

- n'y a-t-il pas également une façon d'*amputer le travail de sa dimension personnelle*, en considérant tout opérateur sous le prisme réducteur des problèmes à résoudre et finalement résolus, sans se préoccuper de l'investissement dans la tâche des sujets agissant, comme si ces derniers étaient interchangeables ?

Ces questionnements ne sont pas sans générer d'autres répercussions, sur divers plans, dont celui de la conception et l'organisation du travail. Certaines réflexions poussées à partir du débat qui précède on mis en évidence la parenté entre la conception techniciste, foncièrement objectiviste des organisations post-fordiennes du travail, avec des conceptions étroites de la nature et du rôle du langage. On y ajoutera – par suite d'une familiarité d'intervenant en entreprises – certaines doctrines particulièrement répandues comme le TPS (Toyota Producing System). Dans tous ces cas, la tendance à réduire le travail à sa part mesurable et calculable fait l'impasse sur celles des dimensions échappant à cette logique. La prétention à codifier et « standardiser » l'exécution des tâches repose sur la capacité présumée d'un discours normalisé à épuiser le contenu des actes de travail, et à contraindre les opérateurs (récepteurs de ce discours univoque) à éliminer toute conduite présumée nuisible à la performance. L'illusion est entière, en ce qu'elle tente de dépouiller de l'humain la « ressource humaine », prétendant à « l'hétéronomie de la médiation des processus mentaux », sans aucune capacité d'en mesurer les conséquences !

Réduire l'expérience sociale et professionnelle et la dimension subjective des actes au motif qu'il s'agirait d'obstacles aux gains de temps, d'efficacité et de productivité prend appui, en l'occurrence, sur l'incapacité dans laquelle on se trouve de chercher et trouver les voies autorisant l'expression du travail hors

des canaux de la norme et des significations précodées à l'intérieur d'un système dépourvu de souplesse et voué à la prescription unilatérale. Ce que l'on retrouvera sans doute à la racine des interrogations sur la capacité du langage à « transmettre » les savoirs.

Un exemple cité par l'une des contributions a retenu notre attention par sa pertinence et son caractère agréable, une récréation, en quelque sorte, parmi toutes ces considérations industrielles et organisationnelles : comment procède le *conseiller éditorial*, dans une maison d'édition, pour présumer la qualité d'un livre et recommander son édition, alors qu'il est dans l'incapacité de formaliser et exprimer ses critères de jugement ?

On n'affichera ici aucune prétention à répondre à une telle préoccupation. Celle-ci intervient toutefois à point nommé pour bien montrer comment l'ouvrier, mis en demeure d'expliquer comment il fait ce qu'il a à faire, ne souffre d'aucune incapacité propre aux exécutants. Il se trouve seulement face au problème rencontré par tous ceux dont l'activité ne se résume pas à l'application répétée de consignes, ni à la sollicitation invariable de ressources fiables et efficaces dans tous les cas, n'en déplaise aux concepteurs des organisations critiquées ci-dessus.

Il reste toutefois, problématique adjacente également abordée à plusieurs reprises, à penser plus longuement la ou les ressources supposées nous permettre de favoriser la connaissance des activités humaines de travail « dans leur dimension processuelle ». La question renvoie à la poursuite de collaborations entre les deux cadres méthodologiques représentés ici ((Faïta, Maggi, 2007), à la faveur de l'investissement dans une démarche coopérative. De notre côté - et l'expression a été utilisée - elle suppose de jeter les bases d'un « dialogue constructif entre travailleur et chercheur », dialogue dépassant les rapports habituels d'inégalité (qui choisit les thèmes, qui questionne, qui répond ?). Sans doute faudrait-il pour cela initier de nouveaux rapports dialogiques confrontant chacun des interlocuteurs à des objets de difficulté comparables, au lieu de concentrer l'échange sur ce que l'un d'eux (l'opérateur)

est sommé de dire de ce qu'on lui voit faire ? Question ouverte... La différence d'approche du problème, entre d'une part la TAO, d'autre part le cadre méthodologique de l'auto-confrontation serait à prendre très au sérieux, n'était la nécessaire nuance à apporter à une vision trop rapide, trop statique en tout cas.

Rien n'est plus éloigné des principes initiaux de l'auto-confrontation que sa réduction au statut d'outil ou de méthode centrée sur le recueil de données, même si c'est l'image qui semble prédominer aujourd'hui dans les pratiques des chercheurs, notamment débutants. Rappelons que l'auto-confrontation, « activité sur l'activité », constitue avant tout la scène offerte à une suspension du temps de leur activité permettant aux professionnels une prise de recul par rapport aux situations d'action qui les mobilisent quotidiennement. A la faveur de ce retrait momentané, en interaction avec le chercheur et avec un ou des pairs, ils se voient offrir la possibilité de constituer leur propre activité en objet de réflexion. Le chercheur demeure indéniablement chercheur. Il propose et crée les conditions de mise en route du processus, il entretient celles de poursuite du dialogue, dont la confrontation de l'opérateur au film de son travail est un moment non négligeable.

Enorme différence par rapport à une « méthode », on réaffirmera qu'en aucun cas l'auto-confrontation n'est conditionnée par une quelconque obligation de résultat ! Le processus peut fort bien tourner court, le dialogue se tarir, des enseignements pourront également en être tirés, puisque c'est de l'établissement (ou non) d'un rapport dialogique qu'il s'agit, visant à la transformation positive de situations de travail et la production de connaissances à propos de celle-ci, en aucun cas d'entretiens orientés vers « l'extraction » de savoirs détenus par les sujets soumis à des situations expérimentales.

De ce point de vue, la convergence entre les deux méthodologies doit se poursuivre, sachant en outre, et ce n'est pas indifférent, que des évolutions sensibles peuvent en influencer le cours, comme le résultat d'une confrontation respective à un objet défini en commun.

Au delà des problèmes du langage : quelle portée effective des hypothèses proposées ?

Parmi les questionnements théoriques certains portent de façon insistante et approfondie sur le statut de concepts sollicités dans le chapitre de l'ouvrage cité, autant que dans l'introduction au séminaire. Parmi ceux-ci, le recours à la théorie de la « genèse instrumentale » de Pierre Rabardel fait l'objet d'interrogations, concernant aussi bien le bien-fondé des recours proposés que sur la portée attendue et réelle des hypothèses résultant de ces choix.

Reprenons partiellement, par conséquent, et dans une autre perspective, des éléments de réflexion présentés ci-avant.

Présupposer et surtout admettre un système de significations s'imposant à tout sujet agissant, contribue essentiellement à justifier l'inhibition du potentiel d'action de ces sujets, en la jugeant inéluctable, comme certaines contributions n'ont pas manqué de le relever. Inhibitions d'autant plus dommageables qu'entre autres objets de l'action peut figurer le sujet lui-même (par exemple dans l'évaluation de son action, le jugement de pertinence, de qualité, etc. qu'il peut porter sur elle...). Effet secondaire mais non moins grave, ces mêmes inhibitions, au lieu de jouer le rôle dynamique qu'attribue au *conflit interne* le courant socio-historique de la psychologie, paralysent le *développement* des relations sujet/objet, et donc le développement du sujet lui-même : ne pas savoir « comment dire » conduit à se taire. Ne pas pouvoir créer le contexte de ses propres actions conduit à se soumettre à « la force des choses ». On se trouve en présence d'« activités empêchées », au sens de la clinique de l'activité, dans la mesure où les « matérialités » consacrées (en l'occurrence les mots et structures normées) occupent tout l'espace de gestation instrumentale censé supporter l'activité et spécifier les actions. Cet obstacle se dresse donc devant l'intentionnalité du sujet agissant (Bakhtine parlerait de « dessein du locuteur ») et compromet le projet d'action sur l'objet au moyen des ressources langagières nécessaires, empêchant du même coup la mise à l'épreuve de celles-ci dans la *production de sens* à partir d'*unités de significations*. Impossible ou difficile de se mesurer au traitement de l'objet, de juger l'adéquation des moyens employés

(les mots pour dire), et donc de s'appropriier (d'apprendre ?) pour son activité future ce que suscitent comme conséquences les actions réalisées.

Il est également difficile pour l'opérateur de mesurer le caractère complexe de l'intention qui l'anime, celle-ci devant se confronter aux actions des autres sur le même objet (c'est ce que font les autres qui « donne du sens » à ce que je fais), tout en se destinant à différents destinataires (client, institution, société...).

Il paraît donc intéressant de suivre Rabardel (1995)³ pour qui *l'instrument* « est un moyen de capitalisation de l'expérience et de la connaissance accumulées », capitalisation s'opérant à la fois dans *l'artefact* et dans les usages et les modes opératoires qui y sont associés. L'intérêt majeur de la proposition tient au fait que le couple est inégal : l'instrument ne peut se réduire à l'artefact (objet technique, machine, technologie). C'est une entité mixte tenant à la fois du sujet et de l'objet, qui comprend une composante artefact et une composante *schème* (schèmes d'utilisation, liés ou non à des schèmes d'action).

Intérêt non négligeable pour qui veut sortir de l'emprise du *signe* ou « mot » du langage, pris dans les contraintes présumées du système et des normes de la « langue », un « instrument symbolique » résulterait d'une construction propre du sujet autonome, d'une appropriation de schèmes sociaux d'utilisation déjà formés, extérieurement au sujet communicant. Le parallélisme avec les thèses de Bakhtine est évident à ce stade, ce dernier insistant sur le fait que le mot que nous utilisons est toujours le « mot d'autrui » avant d'être nôtre.

On a pu également rencontrer, dans le débat, la référence tout à fait cohérente aux théories de Pierre Bourdieu, par l'entremise des deux concepts remarquables de *sens pratique* et d'*habitus*. L'intérêt de ces rapprochements ne fait pas de doute, à la condition bien évidente d'en respecter le décalage historique.

³ Ainsi que diverses publications ultérieures de l'auteur reprenant ces thèses.

L'*habitus*, chez Bourdieu, désigne un système de dispositions acquises, commun à un ensemble d'agents et donnant une signification à l'ensemble de leurs pratiques. On retrouve également, en tant que « modules » de l'*habitus*, plusieurs concepts subalternes dont ceux de *schèmes de perception* et *schèmes moteurs*. Dans tous les cas, ces « modules » substituent dans la pensée des « agents » des objets socialisés aux objets réels. Le sens pratique orienterait donc les choix des sujets en les rendant systématiques et empreints de finalité sociale.

Concernant le langage, Bourdieu a étendu sa théorie jusqu'à la définition de mécanismes d'accès aux « biens symboliques », rendant compte de l'inégalité des rapports sociaux en matière d'acquisition et de maîtrise de ceux-ci, rendant selon lui illusoire toute volonté de transgresser ces limites par l'intermédiaire – notamment – de l'école.

Malgré tout le respect dû à un chercheur dont la pensée a fait date, et dont l'engagement personnel et social force la considération, on ne peut adhérer fondamentalement à des positions réduisant dangereusement la part du *développement* des personnes comme des collectifs, principalement, pour ce qui nous concerne, dans l'échange avec autrui. La question de l'*altérité* (influence et action de l'autre dans la genèse de nos propres actions) peut difficilement se réduire au mécanisme du sens pratique, tout comme la part subjective incompressible de nos actes ne peut être annihilée aussi systématiquement, comme en témoigne aujourd'hui l'analyse des activités de travail.

La théorie de la genèse instrumentale de Rabardel, de son côté, associe artefact et schème tout en mentionnant leur indépendance relative (l'exemple de la conduite automobile est donné à ce sujet : savoir conduire se transpose d'un véhicule à un autre). De la même façon, un seul et même artefact serait susceptible de « s'insérer dans des schèmes d'utilisation différents pouvant lui attribuer des fonctions différentes » : on peut imaginer qu'il est possible, faute de mieux, de planter un clou à l'aide du talon de sa chaussure.

Sensible à la critique, on considèrera d'un œil différent ce couple artefact/schème d'utilisation, impliquant dans l'action le sujet agissant. L'idée de « capitalisation de l'expérience et de la connaissance » dans l'instrument

paraît moins cohérente avec nos préoccupations si elle a pour effet, par ailleurs, de dépouiller l'activité d'une partie de ses « tensions vitales » (Clot, 2008). Comme l'écrit le même auteur, « le rapport à l'objet n'est jamais un monologue, car l'objet est lui-même gorgé de la vitalité dialogique du social ». Cet objet fonctionne comme un lien entre les différents sujets ayant à le traiter, avant, pendant ou après l'action. Le dialogue sujet/objet, sujet/sujet(s) par l'entremise de l'objet ne peut s'accommoder en restrictions imposées par l'emprise des schèmes d'utilisation. Il renvoie à l'opérateur des signaux provenant de ce qu'il incorpore (histoire, culture, savoirs et savoir-faire), ce qui agit sur la façon de faire de celui-ci et déborde très largement le modèle.

Reconsidérée de cette façon la théorie de la genèse instrumentale ne semble pas exempte de certains dangers, notamment de dérives objectivistes, même si ceux-ci semblent se matérialiser dans les usages qui en sont faits.

Autre point critique : la notion de stabilisation des rapports de signification et de production de sens, que l'on a présentée comme indispensable à l'activité langagière. On a également étendu, dans le passé, cette hypothèse à l'ensemble des sphères d'activité, en présumant qu'en toute circonstance l'orientation de celle-ci, la recherche et la production de ressources pour l'action, doivent s'accommoder d'un dilemme autrefois défini par le philosophe Yves Schwartz dans les termes du débat entre « les normes antécédentes et la renormalisation ». Nous avons pour notre part (Clot, Faïta, 2000) défini le produit de cette dialectique comme un « intercalaire » ou un « artefact social », résultant de la mise en patrimoine d'une « mémoire impersonnelle » ou « genre d'activité », disponible en tant qu'ensemble de « formes souples », différentes des formes figées de la norme sociale. Le fondement de cette hypothèse réside dans la conviction qu'aucune activité ne peut s'affranchir de l'obligation de procéder à des choix parmi les moyens d'agir existants (conviction retirée de Bakhtine, et de la notion de *genres de langage*). Pour autant ces formes ou genres assurent aux sujets agissants une réelle liberté de signifier (activité langagière) ou autonomie dans l'action, car si

la contrainte de recourir à des artefacts de cette nature s'impose à eux, le choix de l'un ou l'autre leur appartient, contrairement à ce que postulent les théories citées et critiquées précédemment. Selon cette vision, l'« appropriation » d'un artefact pour agir sur tel objet ne saurait se réduire à une opération (ou série d'opérations) simple, univoque, répétitive, sans que le caractère simple ou complexe de l'artefact et de l'objet ne soit impliqué dans cette activité. On a avancé, comme exemple de la « non-transmission d'un savoir » qu'un opérateur débutant confronté à l'usage d'un moyen d'action sur un objet particulier (une masse sur un poinçon pour marquer un rail) déploie une activité intégrant en priorité le souci de se préserver, que ce soit physiquement ou mentalement... Pour cela, et probablement sans le savoir, il se conforme à des « règles » communément respectées mais jamais enseignées en formation et absentes du manuel technique.

On a donc proposé, après Bakhtine, de considérer cet enchevêtrement de souvenirs, d'interprétations partagées, comme une dimension non formalisée, offrant un cadre souple aux façons d'agir et d'être au travail, comme dans l'échange avec autrui, tout en admettant la nécessité de préciser en quoi la référence en est, par opposition et au cas par cas, le système des normes en vigueur.

Transmettre ou échanger des activités ?

Ouverte à la suite d'une implication commune dans les travaux de la Biennale de l'éducation et de la formation (Faïta, 2012), la controverse sur le sujet suit un cours digne du débat scientifique. Rappelons que pour nous, si la « transmission de savoirs » ne saurait être postulée comme elle l'a été longtemps, à l'âge de l'enseignement « frontal » (le professeur face à un public monolithique et passif), *ex cathedra*, il reste que les théories de la transposition didactique, la vision du maître « passeur » de savoirs, etc., semblent avoir la vie dure.

A la base d'une théorie de l'apprentissage soutenue par une conception vygotskienne, deux postulats structurent le champ du débat : enseignant

(formateur) et apprenant sont en situation d'inégalité devant les savoirs à acquérir, et c'est cette inégalité des positions qui constitue le moteur de l'apprentissage. En se voyant offrir la possibilité de s'approprier des éléments de savoir à sa portée, l'apprenant va déployer en ce sens une activité secondée par l'enseignant.

Cette activité, précisément, et c'est le deuxième point, n'est ni conforme à celle du maître, ni surtout orientée vers les mêmes objectifs. C'est là ce qui est à l'origine de multiples échecs et « malentendus », lorsque l'apprenant simplement désireux de s'affranchir d'une contrainte ou de « faire plaisir » à son entourage simule la conduite du parfait élève.

Quel rôle pour le langage dans ce processus contradictoire ? Il constitue à la fois le « milieu » construit pour les apprentissages, le vecteur de ceux-ci, voire l'objet lorsqu'il s'agit de l'apprentissage de la langue. Il ne fait non plus aucun doute que l'enseignement supporté par le discours du maître ne fait qu'entrer en intersection avec le travail de l'élève. Celui-ci, nous l'avons montré à plusieurs reprises, doit nécessairement entrer en résonance avec l'enseignement au nom de sa propre activité, mais encore créer le contexte dans lequel (grâce auquel) les conditions de validité et de pertinence de ce travail d'apprentissage peuvent lui apparaître. Il est flagrant, aujourd'hui, que des enfants et jeunes adultes en situation de précarité sociale ne discernent plus les raisons justifiant le travail d'apprentissage qu'on leur demande d'accomplir. Figure classique, dira-t-on ? Peut-être pas si l'on considère que d'abord c'est de perte de sens qu'il s'agit, et réellement de perte de sens des mots : remplir une page de phrases sans suite pour se libérer de la tâche devient monnaie courante.

Ceci, à la réflexion, n'épuise pas complètement le sujet. A défaut de transmission, des « captages » de savoir peuvent s'opérer, comme sur les chantiers du bâtiment où l'on aperçoit que des travailleurs immigrés peu qualifiés parviennent à s'approprier les savoirs en actes des ouvriers chevronnés : on parle alors de « vol des savoir faire ». On peut également témoigner du fait que, dans certaines situations, des tuteurs ouvriers chargés d'éduquer des apprentis utilisent des procédés sans rapports apparents avec la

tâche qui leur est confiée : plaisanteries , histoires drôles... et parfois grivoises (en tout cas, concernant fréquemment certaines parties du corps), vexations et petites humiliations... En bref, tous éléments incitatifs plus qu'instructifs !

On finira sur un sujet de controverse, à savoir la place et l'impact de la communication fortement codée dans le processus supposé de transmission d'un savoir. Impossible de nier que dans ce cas comme dans tous les autres c'est d'abord à un entrecroisement d'activités différemment orientées que l'on assiste. On voudrait simplement rappeler que des polarités, des situations extrêmes, existent de façon indéniable. On peut accepter l'idée d'un élève officier apprenant le code maritime tout en pensant à l'utiliser pour quitter le bord le plus vite possible en cas de danger, il n'en reste pas moins que le code objet se trouve bien transmis par le moyen d'un code support, de nature sémiolinguistique. On admettra qu'il suffit de très peu, par exemple que d'autres savoirs réglementaires concernent la prise de décisions ou de responsabilité dans ce même cas de danger (ordonner l'évacuation), pour que la situation s'apparente aux applications de tout code de procédure, c'est à dire engageant de probables conflits internes, produits d'activités divergentes.

C'est ce sur quoi l'on se propose de conclure provisoirement ces échanges d'une grande richesse.

Références bibliographiques

BAKHTINE M.M.

1952/1984 *Esthétique de la création verbale*, Paris : Gallimard.

BOURDIEU P.

1971 Champ du pouvoir, champ intellectuel et habitus de classe, *Scolies, Cahiers de recherche de l'École normale supérieure*, 1: 7-26.

1972 *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève : Droz.

1979 *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris : Les Editions de Minuit.

1994 *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris : Seuil.

BOUTET, J.

2008 *Le travail verbal*, Toulouse : Octarès Editions.

BROSSARD M.

2012 Le développement comme transformation par appropriation des œuvres de la culture, in Clot Y. (Ed.), *Vygotski maintenant* : 89-99, Paris : La Dispute.

BROWN J.S., DUGUID P.

1991 Organizational learning and communities-of-practice: Toward a unified view of working, learning, and innovation, *Organization Science*, 2, 1: 40-57.

CLOT Y.

1995 *Le travail sans l'homme? Pour une psychologie des milieux de travail et de vie*, Paris : La Découverte.

1999 *La fonction psychologique du travail*. Paris : PUF.

2011 Théorie en clinique de l'activité, in Maggi B. (Ed.), *Interpréter l'agir: un défi théorique*: 17-39, Paris: PUF.

2008 *Travail et pouvoir d'agir*, Paris : PUF.

CLOT, Y., FAÏTA, D.

2000 Genre et style en analyse du travail, *Travailler* : 4. 7-43.

DARRE J.P.

1994 *Pairs et experts dans l'agriculture*, Toulouse : Erès.

ELIAS N.

1987 *Die Gesellschaft der Individuen*, Frankfurt: Suhrkamp Verlag.

1991 *Mozart. Zur Soziologie eines Genies*, Frankfurt: Suhrkamp Verlag.

FAÏTA D.

2011 Théorie de l'activité langagière, in Maggi B. (Ed.) *Interpréter l'agir : un défi théorique* : 41-67, Paris : PUF.

2012 Transmettre ou agir pour transformer ?, in Maggi B., Prot B. (Eds.), *Développer le pouvoir d'apprendre : pour une critique de la transmission en éducation et en formation* : 6-15, <http://amsacta.cib.unibo.it>, Bologna: TAO Digital Library.

FAÏTA D., MAGGI B.

2007 *Un débat en analyse du travail. Deux méthodes en synergie dans l'étude d'une situation d'enseignement*, Toulouse : Octarès Editions.

FORNARI F.

1979 *I fondamenti di una teoria psicoanalitica del linguaggio*, Torino: Bollati-Boringhieri.

1981 *Simbolo e codice. Dal processo psicoanalitico all'analisi istituzionale*, Milano: Feltrinelli.

GARDIN B.

1989 Machine à dessiner ou machine à écrire? La production collective d'une formulation, *Langages*, 93 : 64-84.

GRANT D., HARDY C., OSWICK C., PUTNAM L. (Eds.)

2004 *The Sage Handbook of Organizational Discourse*, London: Sage Publications.

LAVE J., WENGER E.

1991 *Situated Learning: Legitimate Peripheral Participation*, New York: Cambridge University Press.

MAGGI B.

1984/1990 *Razionalità e benessere. Studio interdisciplinare dell'organizzazione*, Milano: Etas Libri.

1991 *Lavoro organizzato e salute*, Torino: Tirrenia Stampatori.

2003 *De l'agir organisationnel. Un point de vue sur le travail, le bien être, l'apprentissage*. Toulouse : Octarès Editions.

2010 *Peut-on transmettre savoirs et connaissances ?/ Can we transmit knowledge?/ Si possono trasmettere saperi e conoscenze?* <http://amsacta.cib.unibo.it>, Bologna: TAO Digital Library.

2011a Introduction. Interprétation de l'agir, in Maggi B. (Ed.), *Interpréter l'agir : un défi théorique* : 1-14, Paris : PUF.

2011b Théorie de l'agir organisationnel, in Maggi B. (Ed.), *Interpréter l'agir : un défi théorique* : 69-96, Paris: PUF.

MAGGI B., PROT B. (EDS.)

2012 *Développer le pouvoir d'apprendre : pour une critique de la transmission en éducation et en formation*, <http://amsacta.cib.unibo.it>, Bologna: TAO Digital Library.

MASINO G.

2011 *La technologie comme rationalité technique*, in Maggi B. (Ed.) *Interpréter l'agir : un défi théorique* : 183-201, Paris : PUF.

MARAZZI CH.

1994/1999 *Il posto dei calzini. La svolta linguistica dell'economia e i suoi effetti sulla politica*, Torino: Bollati Boringhieri.

NEGRI A.

1989/2005 *Fine secolo. Un'interpretazione del Novecento*, Roma: Manifestolibri.

OHNO T.

1988 *Toyota Production System. Beyond Large-Scale Production*, London: Productivity Press.

RABARDEL P.

1995 *Les hommes et les technologies, une approche cognitive des instruments contemporains*, Paris : Armand Colin.

1999 *Le langage comme instrument ?*, in Clot Y. (Ed.) *Avec Vygotski* : 241-265, Paris : La Dispute.

SALANCIK G.R., PFEFFER J.

1978 *A Social Information Processing Approach to Job Attitudes and Task Design*, *Administrative Science Quarterly*, 23, 2: 224-253.

SALENTO A., MASINO G.

2013 *La fabbrica della crisi. Finanziarizzazione delle imprese e declino del lavoro*, Roma: Carocci.

SENNETT R.

1998 *The Corrosion of Character: The Personal Consequences of Work in the New Capitalism*, New York: Norton.

VYGOTSKIJ L.S.

1934/1997 *Pensée et langage*, Paris : La Dispute.

2003 *Conscience, inconscient, émotions*, Paris : La Dispute.

ZUCCHERMAGLIO C.

1996 *Vygotskij in azienda: apprendimento e comunicazione nei contesti lavorativi*, Roma: La Nuova Italia Scientifica.